
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

[7] 1

Philosophie

II

de les conditions actuelles. Ce qui est nécessaire ce n'est pas la connaissance scientif. de l'autre vie, mais une foi morale (moralische Glaube). Il conclut comme Cand. occupons-nous de notre bonheur et cultivons notre jardin. C'est déjà l'idée dominante de K qui formera le fond et le lien des 3 critiques.

Remarques – D'abord il est visible que K ne révèle ici qq unes de ses convictions les + intimes et les + chères. L'hypothèse d'un monde des esprits est aux yeux de K une chose sérieuse. Ce qu'il dira + tard le règne des fins: un monde où règne le principe du mérite.

2° Au point de vue théorique cet ouvrage insiste sur la notion de causalité. idées très importantes: le lien causal fondé sur l'expérience.

3° Les idées morales de l'ouvrage sont déjà celles de la Cr. de la R. Prat. K subordonne la science à la foi. K dit que ce qu'il faut à l'hom. c'est une foi morale. C'est là l'idée suprême de la philos. Kantienne. Les rapports de la science et de foi sont la question fondamentale p. lui. Aussi ds la 2e préface de la R. Pure – « Je devais donc abolir la sc. p. faire place à la foi », ce n'est pas une rétractation, une hypocrisie, comme dit l'école de Schop. – K a tjours eu cette idée, même ds cet ouvrage qui passe p. le + sceptique.

4° Enfin le dessein général du syst. Kantien commence à se révéler. K poursuit 2 buts essentiels 1°. montrer que la raison théor. sur les questions transcendantes prouve égalt. le pour et le contre. Les raisonts. p. et contre l'existence d'êtres purs annoncent les antinomies. Conclusion la raison n'est pas compétente ici. 2° Se demander si cette impuissance

de la raison th. est préjudiciable à l'hom. Considérant ses besoins pratiques, conclure qu'au contraire elle est favorable idées qui doivent avoir une origine religieuse, surtout étant donné son éducation entièrem.t religieuse. C'est une idée essentielle du christ. de dire « Heureux ceux qui ont cru et n'ont point vu ». C'est la foi qui sauve. Cela n'a point de sens si la foi ressemble à la conviction donnée par les vérités mathém. La foi doit ne pas venir de l'intellig. ni résulter d'un syllog. K la déclare méritoire: il ne veut pas que ns connaissions certain.t les choses d'en haut: la raison ne dit pas non, mais elle ne dit pas oui.

K ne se fait une idée encore précise des rapports de la sc. et de la mor. Aussi est il scept. en fait de sc. et sa foi morale repose sur le sentiment: il n'y a point de lien précis. Il y a coexistence du scepticisme théorique et de la foi morale. K a encore un grand pas à faire: établir le rapport. Son scept. deviendra criticisme et sa foi une philosophie morale.

K Fischer et Kolen veulent que K soit pur et simp.t sous l'empire de Hume. Sans doute elle se fait sentir: pas absolument. Le scept. de K est limité aux questions théoriques. La conviction morale n'en est pas atteinte. Et les raisonn.ts métaph. et son royaume des esprits montrent qu'il reste le même en subissant l'influence de Hume. Voltairien, cet ouvrage l'est un peu de la forme, nullement de le fond. Enfin K dès maintenant laisse voir qu'il se séparera de H et de Vol en ce qui concerne la possibilité de la métaph. H et Vol la nient et voient de l'exp. une source dernière. K n'en restera pas là, cela se voit déjà. Les recherches sur l'espace, son inquiétude sur la causalité prouvent que cette phase de sa ph. où l'exp. lui paraît la source des connaissances n'est que transitoire.

Formule.

L'esprit pur est inaccessible à l'intellig. humaine dont le domaine propre est le monde de l'expérience.

XV. Leçon

Du 1er principe de la distinction des regions de l'Espace 1768

De la forme et des principes du m. sensible et du m. intell. 1770.

S. Leib. l'espace est un pur phen. - l'impft. forme de laquelle l'ordre des choses coexistantes s'offre à l'intuition confuse K combat cette idée ds son ouvrage.

Le fondant sur la verité geom. K entreprend de demontrer que l'espace absolu (Raum) possede une realité propre independ.t de l'existence de toute matière et meme en tant que 1er fondem.t de la possibilité de la matière. L'espace existe anterieur.t aux choses au lieu d'en être une consequence comme dit Leib.

K pretend partir de faits. d'exp. Il existe ds la nature des choses differents des limites, bien que les notions de ces choses soient identiques. Ex — figures symet. main droite et gauche.

Ds la theor de Leib. on rend compte de cette distinction en considerant uniq.t le concept de ces 2 choses, abstraction faite de l'espace: et bien on ne peut les distinguer. Composées des memes elem.ts. Ds les distinguer il faut faire appel a des ~~elements~~ considerations que ~~complètent~~ impliquent l'espace. La theor de Leib abolit des distinctions reelles: elle est en contradiction avec les faits.

K conclut que le principe complet de la determ corporelle ne repose pas exclusiv.t sur la relation mutuelle des parties, mais aussi sur une relation avec l'espace universel absolu. L'espace d'ailleurs n'est pas un objet de sensation ext. C'est un concept fondam. (Grundbegriff). et ce

meme temps c'est une realité evidente p. le sens intime quoique difficile a saisir par les idées de la raison.

Ns voyons bien ce que n'est pas l'espace ns ne voyons pas ce qu'il est. K convient qu'il rencontre beaucoup de difficultés à le definir. Ces difficultés choses importantes ne le disposent pas à abandonner son idée elles existent tjours quand on veut philosopher sur les v. data de la connaissance. On doit resister aux object. de l'entendt. quand on a p. soi l'expér. Les difficultés decisives ne viennent pas de l'entendt. c'est quand les consequences d'une notion admise se trouvent en contradiction avec l'exp. Le role de l'entendt. developper les données et chercher les conditions de l'exp. mais non les discuter. il n'en est pas le juge. qu'il y a erreur

Sur cette ouvrage debat entre Trendelenb. et K Fisher. Ils veulent ramener la doct. de K a des termes prec. Trendelenburg ds les Logisches Unters. soutient que K voit l'espace objectif. Le progrès sera de passer de cette object. à la subjec. K Fisher dit que K voit l'espace à la fois obje. et subj. Il arrive à cette manière d'entendre le progrès de K. object. puis obj et subj. puis subj. K Fisher se fonde sur les termes. Grundbegriff c'est qq chose de subj. d'autre part l'espace est qq chose de reel, ursprunglich c'est obj.

Ingenieuse mais anti historique. K ne se pose ni ne resout la question de l'objectivité. Son objet est de savoir si l'espace est ant. ou post. aux choses. Qu'est ce que l'espace K ne se pose pas la question. ne la resout pas explicitement. Grundbegriff etc. certain nombre d'idées directrices qui preparent des recherches et ne constituent pas une solution.

Cette critique de Leib est elle profonde et definitive. A elle sa valeur de cette pretention enoncée par K de renverser la doctrine Leib. sur l'espace? Cette doctrine est + subtile

Que ne le montre la formule grossière - d avant ou après les choses ? - Leib. n'entendant par les choses materielles. K prête à Leib. un cercle vicieux qu'il n'a point fait. Il n'y a de reel p Leib que les monades immaterielles. Quelle est donc au juste la place de l'espace ? Ds le monade il y a un element passif qui n'est point (736) une subst. mais qq chose d'incomplet c'est materia prima. 2° Les monades forment des amas à l'aide de monades centrales : ces amas constituent la matière seconde et ce sont les rapports de ces amas au regard d'une intuition confuse qui constituent l'espace. L'espace preexiste donc en somme aux qualités materielles - Leib. aurait accordé que les distinctions du monde corporel supposent l'espace. il ne le nie que p les monades. Mais K aussi aura ses noumènes.

La refutation ne porte pas. K seul seult. son idée qui est d'accorder aux objets de la geom. + de realité que beaucoup de Leib. De voir ds la connaiss. sensible autre chose qu'une connaiss. intellig. imparfaite de chose. Cette préoccupation realiste lui fait chercher ds l'espace qq chose d'ursprunglich. C'est là ce qui tranche avec le Leib. et a quel nouveau - L'espace est un datum irreductible. Au fond K veut distinguer la sensib. et l'entendt.

Formule -
L'espace est la condition des corps -
S mesurer le progrès - la monadol. phy. S. disait : l'etendue est la sphère d'activité de la monade corporelle.

2e Ouvrage -
Diss. p devenir profes. ord. de log et metaph. 70 -
Hart II 395 - 431 - 5 Lections -
1e notion du monde en gen. - 2e distinct. des choses sens et intellect. en general. 3° principes de la forme du mond sens. 4° principe et forme du mond. intell. 5 de la methode qui convient à l'etude des choses sens et intell. cad metaph.

1e Section.

Le monde s'offre comme un Composé – 2 problèmes : Un Composé peut donner lieu à une analyse et à synthèse. L'analyse n'aboutit à son terme que quand elle arrive à une partie qui ne serait pas un tt, et la synthèse un tt qui ne serait pas une partie. le simple le monde

La genèse de ces idées d. l'esp. hum. peut s'opérer de 2 man. Considérer les parties comme données et en vertu de la notion du tt considérer ces parties comme équivalant à un tt. passer des parties au tt analyt. par un procédé de l'entend.t – Se poser le problème de se représenter un tt alors on additionne les parties les unes aux autres : on a d'abord l'intuition d'une partie : on l'ajoute à elle même et on l'intuition du double etc. La première opération a lieu en partant de l'idée de composition : la seconde s'appuie sur la condition du temps.

On peut de même de 2 manières aller du tt à la partie. Enfin on peut opérer ces passages p analyse ou synth. L'analyse est le procédé de l'entend.t la synthèse celui de la sensib. L'ent. affirme l'existence du simple absolu du tt absolu. La sensibilité ne peut se représenter ni le tt absolu ni le simple ab. Jeté d. un progressus et un regressus ad infinitum. Il suit que la sensib et l'entend.t ne sont pas 2 degrés d'une seul fac (Leib). Il ne faut pas dire que la sensib. est un entend.t imparfait : ce sont d'autres lois. L'un opère en dehors du temps. l'autre est soumis aux lois du temps – non seul.t il n'y a pas accord mais contradict. au moins subjective.

2e Section

Définit de la sensib. Sensualitas est receptivitas subjecti per quam possibile est ut status ipsius representativus objecti alicujus praesentia certo modo afficiatur.

Intelligentia est facultas subjecti p quam quae in sensus ipsius per qualitatem suam incurrere non

4 r

possunt sibi repraesentare valet.
(concevoir)

La sens est donc une receptivité: l'intell. une faculté. Il y a donc 2 realités: sensible et intellec. phaenomena et noumena — 1e fois. — Les sens ns font connaitre les choses uto apparent l'entend. uti sunt. Le noumène ici est l'objet de l'entend. Plus tard il changera et sortira du domaine de l'entend.

La connais. sensible a non seul. une matière mais une forme qui est la condition de la connais. sensible. La est l'innovation sur la ph. Leibniz. Cette forme sp. sera le temps et l'espace.

L'entend. a un double usage. 1° Logique. subord. les notions les unes aux autres suivant le degré de generalité. 2° usage reelt: fournit des notions relatives aux choses principes regulateurs, et constitutifs. Ces derniers seront les categories. Elles ne se rapporteront + aux choses en soi. L'usage log. ne depasse pas le domaine de la sensib. le second oui. Le premier appliqué aux données de la sensib. constitue l'expérience. Les lois geometriques y sont comprises. Le 2e usage constitue la métaph.. possib. concept d'existence de cause etc. — L'exp. et la metaph sont donc des domaines distincts et leur evidence propre. Les choses sensibles peuvent être très claires et distinctes: les intellig. confuses.. 1e cas choses geometriques. 2e principes moraux fondés sur le sent. (contre Leibniz et Wolf).

2 manières d'employer les concepts dus à l'usage réel de l'entend. Critique et Dogm. La 1e consiste à écarter les principes sensibles: la 2e dogmatique consiste à établir les principes généraux de l'ontologie.

En resumé la sensib. est intuitive, et elle seule. La connaiss. intellect. n'est pas intuitive excepté chez D.

Chez nous elle peut être que symb. Dieu seul en a une connaissance intuitive Ead affranchie de l'esp. et du temps.

La sensib. fournit une vraie science digne de ce nom. 1° Les sensations sont les actions des objets mêmes sur notre esprit : par là se trouve condamné l'idealism... au peu sommaire. V. R-Pure. 2° La connaissance sensible portant sur des choses homogènes peut établir la liaison necessaire du sujet et du predicat qui rend la science possible.

Caractère realiste. K deviendra de + en + subj. mais croira tjours à l'existence des choses hors de l'esprit : mais il les dira inconnaissables X. La science sera la systematisation de nos représent. Cet X l'existe 1° est inconnaissable.

2e Section

Principe de la Conn sens.

2 choses matière et forme. K estime que la matière suppose la forme. Pas grave et décisif. Comment l'a-t-il franchi. Ns le voyons historiqt. non autrement. Cette forme consiste en 2 concepts:(1) temps et espace.
(sens général)

K étudie d'abord le temps. Cet ordre ici n'est pas justifié, le sera ds la R. P. Important, parce qu'il signifie que les concepts relatifs à l'espace sont construits par une série de concepts de de l'esprit. L'idée du temps non oritur sed supponitur a sensibus. La succession n'engendre pas le concept de temps, sed ad illum provocat. Ainsi la pception est l'occasion, la sollicitation qui permet à l'intellig. de tirer d'elle même l'idée du temps. Série des choses actuelles existant l'une après l'autre, c'est un cercle vicieux. Rendre la succession antérieure au temps c'est cercle vicieux. Le temps est presupposé ds la succession.

2° L'idée du temps est singulière. Il n'y a qu'un temps

3° Idea cujusque temporis est intuitiva. En effet aucune idée propt dite n'est une ; une idée peut être réalisée ds une infinité d'objets, d'objects. Cela explique le cujusque.

(1) K se sert de begriff en 2 sens. large. ne s'appl. de produit de la raison. forme de la sens. et categ de l'entend. étroit s'oppose à Anschauung. Impossible donc de tirer de grand begriff si du que K voit le temps subject. Un cy a pas tt cela.

5

4°. Tempus est quantum continuum – Quantité continue – Les données préparées par tt ce que K a dit de la réalité des objets de la géom. et le caract. essentiel et précis de la géom. – Le temps est le principe des lois du continu et les changements de l'univers. Le continu est quod non constat simplicibus – divisib. à l'infini

5°. Le temps n'est pas qq chose d'obj. et de réel – ni une subs. ni une accid. – ni une relat. – mais une condition subje. nécessaire en vertu de la nat. de l'esprit humain, p. coordonner suivant une loi fixe ts les objets sensibles : c'est en mot intuitus purus une intuition c.à.d. un acte p. lequel l'esprit saisit direct. un tt. purus parce que ce tt ainsi aperçu par l'entd.t n'est pas perceptible par les sens. C'est une vue intérieure – une vue a priori. Cette doctrine selon K. est intermédiaire entre les Angl. qui veulent réalité obj. – et Leib. p. que le temps n'est qu'une abstractum realo a successione internorum statuum. Ils An. intuition empirique, L. Leib. simple concept. K. croit avoir trouvé un moyen terme intuitus purus –

6°. Rien que posé en soi, considéré comme se suffisant à lui-même, le temps sont un être imagin. – en tant qu'il est la condition indispensable des lois des choses il est verissimus conceptus

7° Tempus itaque est principium formale mundi sensibilis absolute primum (a priori, irréductible) – Ce n'est plus comme d. le Leibzianisme une forme inf. de l'entend.t. C'est irréductible. S. Leib. la source de la conn. hum. était une, p. K elle est double – L'absolu est double – K fera effort plus tard p. arriver à l'unité p. le moment il est dualiste

Au temps correspond ou s'ajoute l'espace. La doct. de l'espace est fort analogue à la doct. du temps. Parallélisme très rigoureux établi p. K entre le temps et espace.

(Sujet de travail) Les sensations ext. supposent le concept de l'espace – dont il n'en est point abstrait – Raisonn.t fondé sur la négation du principe

de l'action et de la réaction (Wechselwirkung) - K suppose que si A est supposé par B. B ne peut être la condition de A. Les autres admettent que A soit condition de B et B condition de A. Absurde au point de vue logique semble exister souvent en fait opposition entre la logique et la réalité)

2° Espace est singularis repraesentatio intuitus purus - ce n'est pas qq chose réel, ni subst. ni acc. ni relat. subject. et ideal - ex natura mentis stabili lege proficiscens veluti schema omnia externa sensa sibi coordinandi - néanmoins par rapport aux choses sensibles conceptus verissimus et fondt. de ttes vérités ayant rapport aux choses extérieures.

4e Section

Du principe de la forme du monde intelligible

Ici on voit clairt. que K n'est pas encore à la forme définit. de sa doctrine. Pas encore aussi positiviste, aussi circonspect qu'il sera. Il fait effort p tirer de la raison théorique un premier principe. Plus tard il interdira de chercher.

K se demande quel est le fondt. premier de l'ordre du monde. Cet ordre du monde existe indépendt. de la raison humaine par suite point objet d'intuition sensible: objet de pensée: il ne peut donc avoir sa source ds la nature humaine - ni ds la nature des choses - ns ne pouvons isoler les choses de notre raison. En conséq. il a sa source en D. Observ. K fait reposer l'ordre du monde sur Dieu. C'est de D considéré comme créateur que résulte l'harmonie du monde et le princ. de ttes conn.

Il suit de là que l'esp et le temps doivent avoir leur fond. en D. On peut concevoir que l'espace est l'omniprésence phénoménale de la cause universelle et l'~~éternité~~ le temps serait l'éternité phénom. de Dieu. D. se manifesterait à notre raison ds les formes de l'espace et du temps en tant qu'omnip et éternel. Malebranche aurait bien dit que ns voyons tt en D. Voilà K sur l'océan de la métaph. Il veut rattacher notre connaissance à D. Puis il dit qu'il est + sage de côtoyer le rivage que de se laisser emporter en pleine mer de cette philos. mystique, comme faisait Malebranche. En effet K évitera de parler des rapports de

la raison humaine et de la raison divine. La doct de K sera-t-elle anthropol. ou absolue (si la raison hum. participe à la raison divine) on pourra se le demander. Il y aura 2 interprétations. Frie. - Fichte.

Remarques -

1° § la première fois distin des phénom et des noumènes. Le noumène est théoriqt accessible, objet de l'entend^t. La doctrine de K n'est pas définitive.

2° Doctrine du temps et espace arrêtée en grande partie. Conditions subjectives de la connaissance sensible. Dogmatique en ce qui concerne le fond^t de l'espace et du temps. Ds la suite K se refusera de poser la question.

3° Rien n'indique encore que K doive étendre à la causalité le caract subj. du temps et es. La doctrine de l'entend^t n'est pas faite. Cependant il suffira à K de raisonner par analogie p arriver à sa doct de la causalité. Le dogm. condamné ds la sensib. subsiste encore p l'entend^t tout en faisant ses réserves.

En résumé voilà la pos.

La connaissance sensible implique des principes propres qui ne se déduisent point des principes de la connaiss. intellig. Ces principes sont les concepts d'espace et de temps lesquels ne sont ni des réalités objectives ni des abstractions, mais des intuitions pures.

XVI

Conclusions de l'étude de la 1e période.

Véritable continuité de + en + manifeste ds le développ^t philos. de K. Il s'agit de comprendre le passage de la 1e à la 2e période. Point de saltus point d'hiatus. Épanouissement naturel de la 1e période. Antagonisme entre les 2 périodes - faux. V. préface R. P. et Prolégomènes.

3 parties. Point de départ

Marche

Résultats obtenus.

On a dit que la 1e période était réaliste et la 2e idéaliste et Ch. Wolff. Spekulation und Philosophie Berlin 1878 en conclut que le K de la 1ère est + près de ns que le K de la 2e.

1° Le point de départ.

Ce sont d'abord ses dispositions primitives : d'abord une curiosité universelle — langue math phys métaph morale etc. Cette curiosité n'est point exempte de direction : elle en reste pas dépourvue de règles. Cette règle qui la dirige consiste en 2 tendances principales. 1° l'esprit critique disposition à préférer une science solide mais restreinte à une science étendue mais conjecturale. a Quo dam nescire ; cette formule s'applique fort bien à K. dès son 1er ouvrage 1747 cette tendance paraît.

2°. La 2e tendance — morale direction qui sans doute préexistait et fut très développée par son éducation. Caractère très particulier. Consiste essentiellement en une conception chrétienne de la vertu qui réside essentiellement ds le mérite effort personnel, volonté triomphant d'obstacles. Ds l'ant. le mérite résulte de la vertu chez K la vertu du mérite. Ds ce second cas la Sce est inutile à la vertu, et d'une façon générale tt les biens naturels. 2° la vertu résulte uniqt ds une disposition intérieure de la volonté. Et le vertu peut être obstacle.

II Influences scientifiques qu'il a subies. 3 se dégagent principales

1° Leib. et Wolff K lui doit l'idée du problème de la distinction du possible et de l'Être.

2° Newton. K lui doit la valeur de l'exp et de la géom. combattant la ~~géométrie~~ précédente

3° Hume. K ds les Proleg dit que Hume l'a réveillé du sommeil dogmatique. K eut peut être été ds le même sens sans Hume. Cependant ce qu'il dit est vrai. Ds le problème de la causalité soulevé par Hume, Leibn.

II La marche suivie

Une des explications répandues est la théorie de K Fischer oscillation de K du dogm. au scepticisme : puis il s'est arrêté au criticisme Leib Wolf — Hume

On peut considérer K comme ayant été + dogm d'abord (criticisme)

d'explique ensuite, enfin critique. Ce qu'il y a de faux en de voir une oscillation : Point d'antithèse entre le Scept. et le dogmatisme. K. a été du dogm. à l'empirisme non par réaction, mais par progrès. Il allait du conditionné à la condition : il a trouvé que le dogmatisme suppose l'empirisme que la logique suppose l'expérience. Ce n'est point par un retour qu'il arrive au criticisme. La même méthode lui fait voir que la condition de l'exp. nécessite la métaph.

Ce progrès s'est produit par sélection. K ne s'est pas d'abord enfermé ds la sc. à laquelle il devait se donner + tard : il a cherché sa voie. Cette sélection a eu un principe, qui d'abord inconscient est devenu une méthode de + en + consc. et réfléchie. C'est la question : Comment cette connaissance est elle possible ? D'où vient elle, quels sont ses titres ? Tendance à remonter du condi-tionné à la condition.

Cette sélection a p. résultat général le passage de la sc. à la métaph. K. au fond de ttes les questions qu'il examine, trouve, démêle dégage un point métaph. Étudie-t-il la mesure des forces vives, du feu : il remonte au principe de la cause et l'effet. La genèse des phén. célestes ? problème du mécanisme et finalité. — Sentt. du beau et du sublime ? — Rencontre, découvre plutôt la distinc-tion déjà fait entre le beau et le sublime et au point de vue moral, des principes et de leurs substituts sensibles. Il pénètre ainsi au cœur du problème de la moralité. Ces problèmes que soulèvent ttes les questions, ne demeurent pas isolés : il veut en former un corps, les rapproche : à mesure que ns avançons, les ouvrages scientif deviennent de + en + rares, les métaph de + en + nombreux. Ds le cours de 65-66 il présente ses leçons de géog. comme ayant un lien avec son cours de métaph. Ainsi travail de concentration.

Voyons la spécialisation

Elle est manifeste si ns recueillons les resultats de chacun de ces ouvrages.

K a d'abord établi que la Conn. a sa condition ds le princ. d'identité. 2° le principe d'identité a sa condition ds des data & le principe ne reçoit pas compte. L'entend. ne se suffit pas a lui même & sa condition ds des facultés speciales, capables de contenir les jugts irreductibles.

3°. Les data de la connaissance ont leur condition ds l'exp. externe et interne

4° Ces resultats sont confirmés par l'examen des contrad. de la raison quand elle pretend connaitre l'esprit par ce q. sorte du champ de l'exp

5. Les objets de l'exp. ont leur condition ds le temps l'esp. et la causalité.

6°. La causalité est un rapport de nécessité qui existe, qui est conçu entre des choses heterogènes et par consqt suppose autre chose que le princip d'identité.

7. Le temps et es. ont leur condition ds la sensib. & ils sont les intuitions pures et ce sont les seules intuitions a priori dt dispose l'esprit humain

8. Les objets qui ont leur condition ds temps et esp. ne sont que l'être phénom. On ne saurait les confondre avec les choses telles qu'elles sont ou noumènes quelle que soit d'ailleurs la mesure ds laquelle les noumènes sont connaissables

9°. La limitation du champ de la conn. ne saurait porter atteinte aux croyances relig. et morales. Elles existent et se suffisent independt. de la sc. Elles n'exigent nullt. la connaissance theorique des choses suprasensibles: on peut même dire que l'ignorance est plutôt un avantage qu'un inconvenient; car la condition de la vertu est le desinteressement

Troisième partie. 1770-1781. Les Résultats obtenus hitherto.

Il ne faut pas pousser la continuité jusqu'à ne voir ds la

8r

R. P. et les ouvrages subsequents la suite pure et simple de ce qui etait déjà ds K. Il lui restait a demontrer 1° que l'expérience est un jug.t sensible et necessaire 2° que la metaph. est impossible — Non. K. Fisher a tort de le prétendre — K avait suivi jusque là une methode regressive: il possede actuell.t ts les éléments essentiels, et il n'a plus qu'à suivre la marche progressive. il construit après avoir trouvé les matériaux. Les idées nouvelles seront maintenant déduites de ses principes: il va de la condition au conditionné.

Il est clair que K se propose de fonder une métaph. idée renversée, oui, mais la fausse metaph, p. lui substituer la vraie. La metaph p. lui est la détermination a priori de la science de la vertu et l'art. Combien de parties? 2. 1° partie critique 2°. p. doctrinale. Ici encore ns rencontrons une opinion commune: on tient peu de compte de la partie doctrinale, sous prétexte qu'elle est moins originale: oui, mais p. K. la partie critique n'est que l'introduction à la partie doctrinale (Grundlegung).

Quel sera l'objet de la p. critique? K a déjà distingué 2 domaines ds l'âme humaine: la partie intellig. et la morale. Il recherchera donc 1° les principes de la connaissance 2° de la moralité. il cherchera un lien, et ce lien n'est pas l'art (esth.)
Quel sera l'ordre suivi, le rapport entre ces 3 parties. La recherche des principes de la connaissance precedera celle des principes de la moralité, parce que la



raison est qq chose de + general que la volonté. Est-a après coup que K s'occupera de fonder une phil. morale? mais non. Il suffit de lire les prefaces de la R. Pure p. voir qu'il avait déjà en vue la Cr. de la R. Prat. a R. S. Hart. 260. 2e édition (Sch. pretend que seult. ds la seconde K a songé à la raison prat). Au debut du 1er liv de la Dialectique transcendantale 1er chap - Occupons nous d'une tache qui n'est pas sans prix. je veux dire d'aplanir et de consolider le sol sur lequel doit s'élever le majestueux edifice de la morale [illegible], Parole très importante. K ne detruit pas p. detruire. « Je devais donc abolir la science p. faire place à la foi » Hart. p 25. - K ne pense pas que cette conciliation doive être si difficile qu'on le suppose. A priori il n'est nullement effrayé de l'oeuvre metaq. et de la faiblesse de la raison dogmatique. Trad Barni 370 R. Prat. « La sagesse impénétrable par laq. nous existons n'est pas digne de respect p. les choses dt elle ns a refusé la connais que p. celles qu'elle ns a permis de connaître. » Precisement parce que K avait en vue la morale, il n'a pas voulu se renfermer ds la metaq. ttè negative de Hume. Fonder la morale voila le but de K. « La metaq ttè negative de Hume - - . a par dessus tt cet inconvent. d'enlever à la raison la possibilité de proposer à la vol. un but digne d'elle » Proleg. p 6. Harten.

R. Pratique
+ Barni 370.

Comment K concevra-t-il le probleme des princ. de la conn. 2 decouvertes essent. 1o Sensibilité distincte de l'entendt. 2o Temps et espace intuitions pures de la sens. Ces 2 decouvertes entraînaient un changt. complet ds la manière de concevoir la sc. La sensib. et l'entendt. étant distincts la logique ne suffit pas à t expliquer. Ensuite si le temps et l'espace sont des intuitions pures, il y a ds l'exp. des elements a priori

venant de l'esprit sont-ce les seuls? Cette causalité qui p. K est restée un mystère, qu'est ce au juste.

Le point de départ est celui-ci. Ttes nos connaissances commencent mit der Erfahrung: point de doute: mais s'ensuit il que ttes nos connaissances dérivent aus der E. si elle suppose des éléments a priori, quels sont ces éléments, quelle est l'application légitime de ces éléments? C'est ce que K appelle question de fait et question de droit quid facti quid juris — D'une manière générale il s'agit de déterminer la portée de notre intelligence, de voir ce qu'on peut connaître, ou non — de lui demander ses titres. Voilà le problème.

K. sans doute préjuge un peu le résultat auquel il doit arriver: il a dès maintenant des préférences, des prévisions, l'espoir d'une certaine solution. Il a 1°. un besoin de certitude. Loin d'être un sceptique, K a p. besoin essentiel de son esprit, celui de la certitude. Il ne peut s'accommoder du scepticisme: il lui faut une sc. profonde solide gründlich et il est prêt à sacrifier l'étendue à la solidité. Il veut établir une sc. certaine objective: autre chose qu'une sc relative à l'individu, ou que la sc. cartésienne tte suspendue au cogito: il lui faut plus.

1° Besoin pratique. K ne peut se désintéresser des questions morales. A priori il se demande comment il faut concevoir la sc. p. qu'elle ne rende pas la moralité impossible: c.à.d. la possibilité de mériter — d'avance il désire et espère trouver une science compatible avec la moralité. En même temps qu'il fait la crit. de l'esprit humain il cherche la certitude et la possib. de la moralité.

Cette Conception de l'esprit critique et de son besoin de certitude rappelle Desc. « Tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer et à rejeter la terre mouvante et le sable pour trouver le roc et l'argile. » Desc. III 6.

Dirons nous que les recherches de K. n'ont donc pu être impartiales. C'est la question de la légitimité des hypothèses. M. Claude Bernard conclut à la légit. (Introd.) – K était donc ds son droit. La question est de savoir s'il a détourné et falsifié les faits p. les réduire à son hypothèse. Mais a priori il n'y a point de mal à ce qu'il eût un but.

Cf. Comte Cours de Ph. pos. t. IV. Rôle nécessaire des hypothèses ds the science

Quelle sera sa méthode?

2 choses à chercher

1° des faits

2° leur déduction: leur rattachement à des conditions

1. les faits K n'emploiera pas la méthode d'observ. phys. il distingue innere und aüssere Erf. Emploiera-t-il la méthode psych. l'observation des faits internes. Non plus. Il ne le peut pas plus que l'autre. K cherche les conditions de l'exp.: il est persuadé qu'il y a des conditions a priori et que l'exp. ne justifie pas l'exp.: d'autre part il n'a pas l'idée du principe de la Wechselwirkung (A cause de B B cause de A): la condition p. lui ne peut pas être déduite du conditionné. La méthode d'obs. psych. ne lui donnerait que l'exp. et ce n'est pas [illegible] que cherche K. L'exp est la matière de son étude: c'est le datum sur lequel il travaille. La méthode ne peut être expérim. Il tournerait sur place. Il ne sortirait pas du fait, et il cherche le droit.

La méth. sera idéologique et analytique – Il prend p. point de départ les éléments les + généraux de l'exp et les analyse. Il distingue et définit des façons à obtenir des principes. Il distingue les concepts des principes.

Il se préoccupe essentielt de faire des dénombrements complets. Mais p. cela il faut un fil conducteur. En général il lui est fourni par l'idée du tt dont il cherche les parties. Il sait qu'il a atteint son but quand il peut logiqt reconstituer ce tt avec les parties qu'il a trouvées.

Quelle méthode ds la déduction des concepts.
Méthode d'exp idéale. Il supposera une condition, il en examinera les conséquences et si celles ci coïncident avec les concepts qu'il s'agissait de déduire. Ex. Quand on admet que la raison (sentit ou entendt) se règle sur les choses on ne peut arriver à légitimer la sc. Il faut donc renoncer à cette hyp. Voyons l'hyp. inverse. Supposons que les choses se règlent sur la raison : déduisons les conséquences. ns arrivons à l'idée d'une sc. certaine : la seconde hyp. est la bonne, puisqu'elle réussit.

A ces 2 méthodes s'ajoute un critérium et un type de sc. a priori. Il a modèle auquel il rapporte ses conceptions métaphq. Ce sont les mathm. Il attache une très grande valeur aux résultats des mathm. Elles doivent servir de pierre de touche. Ue théorie métaphq rendant les mathm impossibles inconcevables, doit être sacrifiée. De plus elles sont un type. Mutatis mutandis, p. être peut on donner à la métaphq des caractères qui lui donneraient une certitude égale

Enfin K a déjà un certain nombre de matériaux p. la construction : théorie principes constitutifs : 1° distinction du transcendantal et empirique (logiqt antérieur à l'exp. et exp.) — 2° dist. des jugts analytiques et irréductibles
Il a distingué nettemt la sens. de l'entendt.

L'esth. K en a déjà la division 1° temps 2° Espace considérés comme intuitions pures – La Logique 2 parties La fonction de l'entend.t les jugements – Étude des conditions du jugt. Ils rencontrons la causalité. puis Examen si les concepts de l'entend.t peuvent s'appliquer aux nouveaux objets, les noumènes. Il y a un usage légitime et un illégitime de l'entend.t. Aussi la Dialectique Voilà le cadre de la R. Pure. tel que tout fait le ouvrage aut

K peut donc suivre une marche progressive et entrer ds une tache systématique. Ici aussi, notre méthode va changer. Ils nous efforcerons de trouver le rapport logique des idées de K et comment ses idées sont déduites.

XVII.

Les 2 préfaces de la Crit de la R.P. 81, 87.

Entre les 2 éditions qqes différences qui ont donné lieu à discussion. ~~Schlo~~ Schopenhauer palinodie apostasie, contradiction Jacobi, Rosenkranz Michelet K Fisher ts estiment qu'il y a une différence profonde. Avant de voir l'étude des préfaces il faut voir les différences des éditions

La question s'éclaircit un peu par les Prolegomènes parus entre deux en 1783 K dit qu'il reproduit exact.t la doctrine de la Crit de la R Pure. qu'il change l'exp. p la rendre + claire et plus facile. La R. Pure est une exp synthétique les Proleg. analytique.

Voici les différences qu'on fait ressortir.

La 1e édition est + idéaliste. L'idéalisme transcend. y est ds tte sa pureté: impossible de connaître la chose en soi. L'impression fut que K renouvelait l'idéalisme de Berk. et le scept. de Hume. Selon Schop. les proleg. modifièrent ds le sens réaliste p masquer la ressemblance avec Berkeley. Schop. ajoute que l'objet de la 1e édit. était la

Construction d'une métaph. athée et de la 2e au contraire s'efforcer de relever d'une main ce qu'on renversé de l'autre — (Thèse de Uberweg — ~~1862~~).

De priori et posteriori forma critices. 1870

En réalité identité entre les 2 éditions.

1o Propre témoig de K. Barni I p. 40 (Préf de la 2e édition. « Je n'ai rien trouvé à changer ds les propositions et ds leurs preuves. La seule addition — nouvelle réfutation de l'idéalisme psychol. et nouvelle preuve. etc.

Changements.

1o nouvelle préface.

2 Ds l'esthét. transcend K a refait l'exposition ~~Leure~~ du concept du temps Barni I 8)

3o Ds l'analyt. des concepts, la déduction transc. des concepts purs de l'entend. a été refaite I, §§ 8–193 II 411–437.

4o Au chap des postulats de la pensée empirique — K a ajouté réfut. de l'idéal. psych I, ~~28~~.

5o Modification de l'examen des paralogisme de la psych. rationnelle II. 17. texte à la fin.

Ça et là changements de détails seult. jusqu'à la fin du 1e chap de la dialect. transcendentale.

Ces changements justifient-ils?

1o Les prolégom. donnent à peu près le texte de la 2e édition. La révolution aurait donc été bien brusque —

2o La thèse qui voit K détruisant d'une main et relevant de l'autre est suffisamt. réfutée par le passé de K. Sur les questions morales K n'a jamais varié. Ns avons vu les ouvrages où il paraît le plus sceptique (Visionnaire). et les autres

le croit fermement à Dieu et aux vérités morales qui ne lui paraissent point ébranlées par l'impuissance de la raison théor. La démoliss^t des preuves de l'exist. de D. n'est pas le + important. Ce n'est même pas nouveau. Ns avons vu K dire tt cela, ou en poser les principes. La conviction de K repose sur des principes supérieurs à la science.

19 Février 1878.

Une seconde théorie consiste à soutenir que la 1re édition est beaucoup + idéaliste, tandis que ds la 2e édition se trouve une réfutation de l'idéalisme.

Ds la 1e éd. passage intéressant supprimé ds la 2e sur l'idéalisme et le réalisme. K aboutissait à cette conclusion : le ~~idéalisme~~ réal. transcendantal ns condamne à l'idéalisme empirique. Si l'on soutient que les choses en soi sont connaissables, on est contraint de ne reconnaître qu'une valeur subj. à la connaissance phén. — ds la 2e éd. K dit que la chose en soi n'est pas connaissable théoriquement.

Ds la 1e éd. K ne niait pas que les phén. n'eussent un objet transcendantal. (Barni II 457) il en admet l'existence à fondement des phén. extérieurs principes inconnu p. ns des phén. qui ns fournissent la connaissance empirique ». Point de différence essentielle. Ns savons que K a eu une tendance réaliste constante. Il fait à l'inconnaissable sa part afin de pouvoir attribuer plus d'objet au connaissable. Ns avons vu qu'il fallait repousser l'oscillation ds le progrès de K. Il n'a pas varié du réalisme à l'idéalisme. Il a voulu faire de l'idéalisme un appui de son réalisme.

Ns ne verrons donc ds la 2e édition que l'expression + parfaite + définitive de la pensée de K, repoussant l'hypothèse d'une palinodie ou d'un changt de doctrine.

Voyons les considérations des préfaces.

La 1e est beaucoup + courte que la 2e.

La 1e indique simplement l'occasion et l'obj. du livre. La 2e en expose le caract. général, la méth. les résultats essentiels, et la portée de ces résultats tant au point de vue spéculatif que pratique.

2 parties ds l'examen 1° Considérations générales prélim.

2° Idées essentielles du système.

1°.

K. se demande d'abord quelle est l'orig. de la métaph. Il ne suffit pas de constater qu'on a fait fausse route : il faut expliquer pquoi. Il faut se rendre compte de l'illusion. Idée importante. Spinoza a expliqué l'illusion du lib. arbitre. Ainsi K va ns montrer comment l'esprit humain est entraîné à la métaph. Cela devait être. En effet la raison hum. part des principes indispensables ds le cours de l'exp. Elle ajoute foi à ces principes à cause de la confirmation que l'exp même leur apporte. elle s'en sert p. remonter de condition en cond. et p se élever le + haut possible ds cette voie. Elle s'aperçoit qu'elle est jetée ds un progrès à l'infini. que l'exp est en qq sorte un cercle dt la cefci s'étend indéfint devant elle. La raison a besoin d'une explication dernière, et se décide à franchir les bornes de l'exp et pose des

principes absolus. Mais elle avait perçue là une pierre de touche l'exp. elle même : et le champ du pur sensible et de déterminé et tte les doctrines sont égalt demontrables. Le champ de bataille où se livrent ses combats sans fin, voilà la métap.
Voilà où est la métap lorsque K se propose de la renverser p en établir une nouvelle.
En cela il est en qq sorte dirigé par la marche même de la métap. Il s'en forme comme une exp. naturelle qui a fait porter à cette métap ses fruits nécessaires. Elle a débuté par le dogmatisme ; puis elle a passé par le scepticisme - en 3e lieu elle est devenue physiol. de l'entendt humain avec Locke. Cette physiol. a montré que la prétendue reine avait une naissance vulgaire c.à.d que la métap procédait en dern. analyse de l'exp. mais en fait cette phys. de l'esprit humain ne fabriqua p la métap qu'une généalogie fausse en sorte qu'elle ne réussit pas à la renverser. La métap retomba donc ds le vieux dogmatisme vermoulu. Auj. dit Kant, nous en sommes à l'indifférence (4e phase). (p. 6 Barni)
Voyons ce que K entend par dogmatisme et empirisme sceptique. Ce sont les 2 écueils que K se proposera d'éviter.
Le dogmatisme (2e préface Hartenst. p. 27 - Barni 38) est le procédé de la raison pure consistant à s'exercer sans une critique préalable de ses facultés. Le dogmatisme professe p la connaissance 2 doctrines essentielles
1° p la nature de la connais. - Le dog. croit que la raison pure a un contenu : le mot idée représente p lui non seult un élément formel mais un matériel

13

Ce ne sont pas seul. les jugts derivés de l'exp qui ont un contenu, mais ceux qui se tirent de notre propre raison.
Le dog. espère obtenir une science en appliquant aux données de la raison pure la methode analytique.
Leib et Wolff croient que tt peut s'expliquer analyt.
Quelle est la source de ce préjugé ? K la trouve ds la confusion des math et de la logique - en effet les math ont un contenu, partent de definitions qui ont une matière, renfermant des éléments réels, dont l'analyse peut tirer une infinité de propositions : ce contenu ce sont des intuitions - La logique aussi procede analyt.
En assimilant on conclut que l'entend. a un contenu et que les math procedent analyt. Double erreur.
L'entend. n'a que des concepts vides et les math procedent synthet. — Cette confusion a une source + ulterieure. C'est la croyance à l'unité de l'esprit. des fac. de la connaissance - Or l'intuition et le jugt logique sont irreductibles - En un mot la connaissance p le dogm est a priori et analytique.

2°. p la portée de la Connaissance.

Le dogm admet l'extension infinie de la conn (erweiterung) c.a.d. le dogm admet que la conn. porte non seul. sur le phen mais sur l'être. sur l'être en ce qui concerne le monde (noum cosmolog). le moi (noum. psych.) l'etre absolu (noum. théol). D'où vient cette erweiterung. De ce postulat qu'il existe un accord, une harmonie naturelle entre les concepts a priori de la raison et les choses en soi.

En quoi consiste l'empirisme sceptique:

1° nat. de la connaissance — La théorie de Hume consiste à distinguer le log. et le phy. ce que ne faisaient pas les dog. Les log. repose sur le prin. d'identité, l'autre de causalité. Mais la distinction est si radicale que le log. est tt idéal sans existence hors de l'esprit: et le réel, étant en dehors de la logique, ne peut être connu qu'au moyen d'une croyance n'est + objet de science.

2° portée de la connaiss. — La consq. se déduit. La raison arrive au scepticisme touchant la valeur de la raison causale. Les principes de l'exp. étant situés en dehors du champ de l'exp. sont inaccessibles à une sc. qui n'admet que la connais. experim. Donc point de chose connaiss. en dehors de l'exp. et l'exp. elle même inexplicable. Science se composant de faits suspendus d. le vide. K reproche à Hume 1° — de rendre imposs. 1° la demonstration de l'object. du monde de l'exp. 2° de rendre imp. la conception de la possibilité d'un monde supra sensible — De même que le dogm. avait invité K à rechercher si le math. et le log. sont aussi analogues qu'on le suppose, l'empirisme — si le log. est la seule forme possible de l'a priori: si on ne pourrait pas trouver de jug.ts qui tt en étant a priori seraient synth. et pourraient présider à la connaiss. expérim. D'une manière generale K arrivait à cette conclusion que la metaph. en était encore à rechercher sa methode: et ayant penetré les causes de l'insuccès jusque là, il ne pouvait en rester à l'indifference de ses contemporains.

Il s'agit donc de determiner la meth. de la metaph:

Comment?

K n'a-t-il pas des exemples des premiers essais? Descartes Spinoza, Leibniz: les dogm n'ont-ils pas fait des efforts d. ce sens? Oui mais ils n'ont pu determiner la vraie methode, ayant un préjugé qui les empêchait de voir les choses ds leur véritable aspect. Ils cherchaient la meth. p tt connaître. ils ne cherchaient pas ce qu'on pouvait connaître. non le quid mais le quomodo. Ils passaient par dessus la 1e question.

Les empiristes avaient essayé une critique de l'entendt humain. Locke p. ex. disait « cinq ou six personnes s'étant assemblées chez moi etc. Idée de la crit. de la raison pure. Peut-il la réaliser. Non. Il est placé à ce point de vue que l'exp est la seule source de la connaiss. (qui exclut la critique) Il s'agit de demander à l'exp ses titres: de transformer un titre de possession en un titre de propriété. jamais d'un fait on ne pourra tirer un droit: une simple genèse ds le temps n'etablirait jamais la légitimité.

préface. Essay on. etc.

Dogm. et empiris. ne peuvent donc faire la Cr. de R. P. parce qu'ils ne sont point au bon point de vue. Les 1e veulent prouver obscurum per obscurius: les 2e idem per idem: le fait par le fait. Ni les uns ni les autres n'ont donc même ébauché la Cr de R P. il faut frayer une voie entiert nouvelle. K se considère comme operant une revolution totale, absolue. il lui faut tt créer objet et methode

Il debute par la Cr. de la Raison

Ja se pose un *mai* problème que K ne se pose pas.
La raison ne va-t-elle pas être a la fois juge et partie? N'y a t il pas cercle vicieux?
Rép. – Ce n'est pas la même raison qui est juge et partie. La raison qui comparait est la raison opérant des analyses et des déductions afin d'expliquer com^t la connaissance est possible: c'est la raison constituant la métaph. de son usage réel: la raison qui jugerait la raison de son usage formel, en possession d'une règle à l'aide de laquelle elle jugera les assertions de la raison de son usage réel – Cette règle est l'idée de la science, des conditions de la sc. – Cette idée consiste en 2 principes – un formel un réel. Le formel, c'est le prin de contradiction le 2^d est la notion de la condition nécessaire et suffisante, c à d le criterium d'une bonne hyp., d'une bonne expérience. ~~Quand on a fait une hyp on a démontré une condition~~ Ainsi quand on cherche la cause, on estime l'avoir découverte quand on trouve un antécéd. condition nécessaire et suffisante.

P. confirmer tt ceci, v. le comm. de la Préface de la 2e édition. K recherche les signes auxquels on reconnait qu'une sc. n'est pas constituée 2 –
1° la contradiction entre les écoles
2° le tâtonn^t de les méthodes
Cela correspond assez à ce qu'on vient de voir: manque d'unité (prin de contrad) – tâtonn^t de la méthode (condit. nécess. et suff. de l'objet étudié).
Voyons les sc. déjà constituées.

1° La log. elle est constituée. Depuis Arist. ni un pas en arr. ni un pas en avant. Mais elle se trouve ds des conditions speciales. Elle n'a pas affaire aux choses. elle ne s'occupe que des formes abstraites de l'entendt. Aussi est elle une propedeutique plutôt qu'une science. elle ne donne point d'acquisition. Telle est la logique ds les bornes qui lui sont propres.

2° Voyons les sc. objectives, qui reposent sur l'emploi concret de la raison. La raison peut soutenir un double rapport avec son objet. 1° le determiner (sc. theorique) 2° le réaliser (sc. pratiques). De plus le mode d'operation de la raison est double: elle peut opérer soit à priori soit empirgt.

Les mathes sont une sc. constituée: sc. theorique. Cela s'est fait moins facilt. que la log. parce que l'emploi de la raison n'est pas purt. formel. Les math. ont passé par 2 phases. 1° tatonnements 2° une revolution qui a été la vraie création de la sc. Le premier, Thalès ou un autre qui demontra les propr. du triangle isocèle comprit qu'il ne devait pas aller de la figure ou meme du concept de la fig. à ces propriétés: mais qu'il n'avait qu'à degager ce qu'il y avait mis par construction a priori. C.à.d. que ds la 1e periode on allait du conditionné à la condition: la revolution a consisté à retourner l'ordre, prenant la voie opposée: à descendre de la condition au conditionné de la connaissance à la chose. Cela parce qu'on avait trouvé la vraie méth: la méth de

15 v

Construction appliquée à l'espace, à une matière homogène, mesurable, divisible. Les math. constituent un type exact parfait de connaiss. a priori.

Voyons la phys. empirique. Elle a tatonné (herumtappen) longtemps (observation passive des choses) croyant ainsi trouver des principes. Un jour il y eut une revolution. Quand Galilée (K. 21 Barni) fit rouler sur un plan incliné des boules dt il avait lui même determiné la pesanteur, ou que Torricelle fit porter à l'air un poids determiné: il comprit que la raison ne connait que ce qu'elle tire d'elle même d'après ses propres lois (princip. ext. important) Die Vernunft sieht nur das ein Was - -) La raison doit prendre les devants, et forcer la nature à repondre à ses questions. La raison doit chercher ds la nature conformt aux idées qu'elle même y transporte ce qu'elle y veut apprendre. Non écolier, mais juge. C'est le seul moyen de rattacher les observations à des lois necessaires c. a. d. d'atteindre l'objet que poursuit et exige la raison.

Les 2 phases sont nettt definies. 1° tatonnements. 2° marche a priori. 1° objet à la connaissance. 2° de la connaissance à l'objet.

La metaph. consiste ds des connaiss. rationnelles speculat. elevant H a fait au dessus de l'enseigt fourni par l'exp: et cela non comme les math en appliquant des concepts à l'intuition, mais bien en s'appuyant sur de simples concepts. Ds le dogm. la metaph. est en plein tatonnemt. ds l'emp: elle fait un pas, elle considère l'exp.

mais reste à mi chemin et ne remonte pas jusqu'au sujet. Il s'agit d'opérer la révolution en métaph. : il s'agit de voir si on ne pourrait pas en métaph. aussi trouver les conditions necessaire et suff. qui permettraient de descendre – Ex. Copernic – Si le soleil = sujet et terre = objet. on considerait le sujet comme gravitant autour de l'objet. K essaya de montrer que l'objet gravite autour du sujet. (Barni p. 24)

26 Dec. 1878.

Selon K le pivot de tte la métaph. avant lui est cette doctrine énoncée par Arist. νοῦς ὑπὸ τοῦ νοητοῦ κινεῖται : le suj. par l'obj. Chez les anciens le sujet est + + sacrifié. Le progrès a consisté à donné de + + d'importance au sujet. La matière de Platon est tte passive déjà moins chez Arist. – K fait jouer à la mat. le rôle que les anciens faisaient jouer à la forme. Il retourne les choses et attribue à la puiss. à la matière ce que les anciens donnaient à l'acte et à la forme. K dit 1o le connaissable se règle sur les lois de la connaissance.

Met. XII, 7

Forme et matière changent de sens. La forme devient le moi, l'opération, l'action du sujet ordonnant l'élement venu du dehors, lequel est la matière.

3 degrés de la conn.

1o intuition des objets c.a.d. communic directe de l'esp. avec eux et dont l'esprit aperçoit les déterminations. Si l'on admettait que l'intuition se règle sur les objets la connaissance à priori de certains élements serait inexplicable. Si au contraire on suppose que les objets se règlent sur notre fac. intuitive tt s'explique.

2o Objectivirung des intuitions, comme se rapportant à des obj. ext. Elle se fait au moyen de certains concepts, tels que ceux de subst et de causalité

Si les concepts se règlent sur l'exp. comment peut-on a priori connaître qqchose de l'exp.? Si au contraire les objets sont réglés sur les concepts on comprend.

3° Conception nécessaire de certains obj. qui ne peuvent être donnés dans l'exp.: un moi substance, un monde existant en soi, un Dieu possédant en lui même la raison de son existence. Passage 1° de psychologie à la métaph. 2° du moi au non moi de la cosmologie rationnelle 3° du moi à l'absolu de la théologie rationn. Ces objets: on en détermine diffic. la réalité. L'examen de ces objets justifiera notre changement de point de vue et confirmera notre hypothèse.

Conclu. Nous ne connaissons a priori des choses que ce que nous mêmes y mettons (Hart. p. 19).

Idée très importante et très féconde. Germe de l'idéalisme allemand. Comment K y arrive-t-il?

A l'aide d'un raisont. par comparaison et analogie. La métaph. étant une sc. de l'être ne peut procéder analy. comme la log. qui est une sc. purt. formelle: mais ns connaissons des sc. de l'être que se constituées d'une manière défin. les mathém. et la phys. par l'emploi de la méth. progressive. K conclut à la méth. de la métaph. mutatis mutandis allant de la condition au conditionné.

M. Janet a fait la critique de cette preuve. Selon lui K s'est trompé en disant que les mathém. et la phys. vont de condition à conditionné — ×

Réponse Ce n'est là que l'origine historique de la concept. kantienne, mais il serait injuste de voir là ts ses titres — La véritable démonst. est tt autre chose: la théorie kantienne se démontre comme ttes les hypoth. ultimes: par la réussite de l'hyp. par la sc. même qui résulte de cette hypothèse. La gravitation n'est pas démontrée par régression, n'étant point connue de lois + simples

× C'est p. être le procédé subj. de l'esprit humain, la méthode qui lui est propre — ce n'est pas l'ordre des choses elles mêmes. L'expérimentation découvre et ne crée pas les rapports des choses

mais par la confirmation des faits. De même p l'éther. Il
céla a une démonstration par ce qu'elle a produit. On peut
en trouver l'origine historique non la démonstration.

La réussite consiste en 2 choses: la non contradiction
interne et être une condition nécessaire et suffisante de ce
qu'il s'agit d'expliquer.

Conséquences et portée.

D'abord cette hyp. s'accorde avec elle même. Mais
quelle est la conséq. de cette hyp. à l'égard de ces objets que
l'esprit hum. conçoit nécessair. et qui ne peuvent être
donnés par l'exp? Ces obj. ne peuvent ~~être~~ être connus théoriq.
— Raison la contre expérience. admettons que ces objets
transcendants sont susceptibles d'apporter à l'esprit une
connaissance théor. On tombe ds des contradictions
absurdes. — Au contraire si on nie la possib. de cette
connaiss. théor. la contradiction tombe du même coup.
On reconnait 2 fac. de connaitre distinctes et incom
petentes l'une comme l'autre ds les questions posées.
L'hyp. réussit ds ce qu'elle nie comme ds ce qu'elle
affirme.

Il résulte de tt ceci que K ne devait pas poser la
question si c'est la raison absolue ou la r. humaine
sur laquelle se règlent les objets. Il n'en avait pas le droit.
D'après ses principes il ne pouvait connaitre l'absolu.
Fichte veut la raison divine, Fries la raison humaine
ts deux affirment + que K qui ne pose point la
question. Ce n'est pas une lacune, une omission. Ses prin-
cipes lui interdisaient de poser la question. Auparavant
vant (1770) il se l'était posée.

1° Cette hyp. est elle d'accord avec la connaissance
morale? Est ce que tt obj. dépassant l'exp, le fait

17v

est absol- inconnaissable, tte metaph supprimée? Une metaph theor. oui. Le dogmatisme est fini: celui qui pretend avoir des concepts pleins. Mais il ne s'ensuit pas que tte metaph[x] soit impossible. 10[x] Ce que l'on ne peut connaitre on peut le concevoir, et les élém[ts] que ns avons considerés comme les principes de la conn, ns pouvons les concevoir comme ayant une certaine realité supra sensible parce que ns leur donnons une origine a priori. Hume ne le peut pas: ns le pouvons,[x] avant l'exp le princ. de causalité ne s'explique pas mais il existe. Un monde supra sensible n'est donc pas impossible.

[x] pratique
[x] speculative[t] même

dit Kant

Au point de vue de la conn. theor. ns n'en connaissons rien. Mais la connaiss pratique ns fournit des objets qui doivent trouver place ds ce monde supra sensible. Liberté Dieu l'immort. Ces obj. sont ils compromis ou assurés par la nouvelle doctrine. Le dogmatisme qui croyait en etablir la realité se trompait grossier[t]. Pr lui il n'y avait qu'un monde et se ramenait a l'unité: au fond des choses connaissable un seul et même principe. Les phen s'enchainent d'une façon necessaire. Mais si tt est un les noumenes ne sauraient agir lib[t] sans deranger l'ordre des phen. La liberte se trouve être en contradiction avec la loi des phen. Il faut opter alors. La negation de la causalite est une evidente contradiction. Au contraire la negation de la lib. n'implique nulle contradiction. La consq est que les principes dt le contraire n'imp. pas contrad. doit ceder a celui dt le contraire implique contradiction. La morale doit ceder a la science: la pratique a la theorie. en sorte que la morale paie les frais de la conciliation. Ainsi on perd ce qu'on croit sauver.

Au contraire K considere la caus. comme solidaire du temps et restreint le temps aux phen. Il suit de

Vu que la Causalité nécessaire ne s'applique qu'à ce qui est ds le temps. Mais pquoi ne pourrait il exister des essences supérieures au temps? La raison ne l'affirme pas, mais ne le nie pas. Qui empêche d'admettre la lib de ces noumènes? La lib et la necess. Coexistent donc sans s'exclure, n'étant pas sur le même terrain.

Au fond de tte démonst il y a certains postulats qq fois inconscients. Quand je veux démontrer l'existence d'un objet je vous le place aux postulats de la démonstration le temps et la causalité. Or ceux ci nient l'etre libre et pur: je ne peux donc le démontrer*. « Je devais abolir la Science p faire place à la foi, c à d. retrancher la sc. théorique au monde des phenom « Ich musste das Wissen aufheben um zum Glauben Platz zu bekommen. »

* Au moment où j'entreprends de démontrer Dieu, je le nie en le faisant descendre du rang des choses transcendantes au rang des choses situées ds le temps.

Hart-Ef

K résume sa pensée par des propositions comme celle ci « Le dogm. en métaph est la vraie source de l'incrédulité en morale. J'ai voulu en finir une bonne fois avec tts les obj. dirigées contre la mor et la religion. » Il renverse donc la métaph dogmatique, non tte métaph. La vraie métaph p lui se confond avec la morale qui est extrêmement métaph. Ds sa pensée il crée vraiment la métaph: les autres avec leur loi de causalité néces. ne sortaient pas de la physique et de la logique et ne sortaient point du monde de l'intuition.

On voit maintenant la liaison des 2 critiques. (Crit de la R. Pure Methodol. Ch. II: Supériorité de la foi sur la science aux points de vue object. et même subj). Et le passé de K, de très nombreux passages de la R. Pu. montrent ce lien.

La théorie de Heine est anti historique

L'origine de nombreuses objections, de nombreux reproches de contradiction* et ds la prédominance

* faits à Kant

des idées antiques, helléniques que la pratique doit être dirigée par la théorie qui empêche de comprendre K. On isole le développt de la philos. d'autres qui ne sont point sans influence. Au point de vue hellénique cela est inadmissible. au point de vue chrétien rien de + simple. La, la pratique se suffit absolt à elle même: les préceptes ont une autre source, ne viennent pas de la sc. & celui qui croit sans voir a + de mérite que celui qui a besoin de voir p. croire.

Il s'est produit un changt d. la manière de considérer les rapports de la volonté et de son objet. D. l'antiquité la vol. agit κατὰ λόγον conformt. Avec Aristote elle doit agir μετὰ λόγου. avec le Christ. elle est ὑπὲρ λόγον. Le Kantisme est donc le Christ. substitué définit. à l'hellénisme d. la métaph.

XIX.

Introduction à la Cr. de la R. P.

1° Sujet.
2° Les éléments a priori de la connaiss.
3° Jugts synth. a priori. (m. regressive)

Ns entrons ici d. le système lui-même.

L'introd. établit qu'il existe d. l'esprit des jugts synth. a priori. Comment de telles connaissances sont elles possibles. La réponse constituera la sc. des éléments a priori de la connaissance. Elle établira que ces connais. sont possibles grâce à l'espace au temps et à certains jugts et concepts de l'entend. (catégories & principes — qui donnent naissance aux idées de la raison.

La doctrine se divisera comme chez les Wolfiens en 2 parties. doct. élémentaire transcendantale et méthodl. transcend. La 1re = matériaux de la R. P. la 2e du plan général de la sc. de la R. P.

I° théorie élém transcdt. 2 sections
1° Esth. transcdt. Espace et temps. Possibilité des math.
2° Log. transcdt. {2 chapitres. 1° Analyt. transcdt

traite des concepts et principes sans lesquels aucun objet ne peut être pensé. Logique de la vérité établisst de la possib. de la physique 2° Dialect. transcdt. Difficultés quand la raison veut faire des concepts et principes de l'entendt un usage suprasensible logique de l'illusion impossib. d'une métaph dog.

II Méthodol. transcdt. 4 points

1° Discipline de la R. P. Méthode à suivre ds les différents emplois de la R. p la renfermer ds ses limites

2 Canon de la R P. Instrument positif fourni par l'usage pratique de la R. p dépasser en un sens le monde de l'exp.

3° Architectonique de la R P. Plan du syst de la philos. de la R. P. c a d. exposé de son objet et de sa division essentielle

4° Courte esquisse de l'hist de la R P. Erreurs entre lesquelles elle a oscillé jusqu'à la découverte du point de vue Critique.

—

Alle unsere Erkenntniss fängt mit der Erfahrung an. Cela est déjà tte une philosophie. C'est le point d'arrivée de la philos. du XVIIIe S. K c'est le point de départ. C'est le 1er mot de son livre.

1° Qu'entend-il par le mot exp.

2° Comment démontre-t-il sa proposition.

Ces 2 points sont traités très sommairt en un paragraphe à peine (comt de l'intr.)

D'abord K. contrairt à l'empirisme ne considère pas l'exp. comme qq chose de simple. Selon lui les données de l'exp sont déjà qq chose d'élaboré (verarbeitet)

19 r

d'organisé: ce sont des tts, non des élements simples. les tts se composent de parties: un objet avec sujet. En quoi consiste l'elt obj. celui-là nous pouvons le voir dès maintenant. D'abord Gegenstände qui frappent nos sens et qui d'eux mêmes produisent des idées de notre esprit. Quel sens faut il donner a Gegenstände? Wid. K ne resout pas la question d'avance. Il ne faut pas prendre le mot a la lettre. C'est une defense de mots, non de choses, conforme aux apparences. Ce qui est dit nett.: c'est que l'element object. des données experiment. ne peut pas être connu a priori. Nous ne pouvons pas arriver par nous mêmes a le déterminer. Il y a un element vraimt. empirique, qui doit être demandé a l'observation du dehors: il y a donc une distinction radicale de l'empirique et du rationnel. Leibn. les distinguait par Erd. 393 a le simple degré de clarté. K a rompu radicalement avec cette doctrine. Il distingue ~~2 espèces de genera~~ les idées qui ~~res~~ absolues: ~~une qui viennent de l'exp. ayant p resultat~~ ~~le~~ les premières venant de l'exp. les autres non. — R. d. Barni II p 399

Il y a d la connaissance un element qui en fait la richesse et parait venir du dehors. Cela resulte de ce passage. Ainsi.

1° Les données exp. sont complexes
2° impliquent un element objectif qui ne peuvent être connu a priori.

Deux idées qui ont eu la + grande fortune. On a distingué la perception naturelle et la perception acquise. Ds les plus simples on a trouvé une complexité inouie et une grande part du sujet (Helmholtz). La 2e a fait reculer de ++ la mets a priori devant la mets a posteriori.× Cette dernière tend à tt envahir.

× On s'efforce de démontrer que le sujet ne consiste qu'en un certain nombre de conditions internes engendrées et développées peu à peu par l'action même de l'objet

2° Qui prouve que tte connaissance commence avec l'exp?

Sur ce point encore K est fort bref. 201

1er Mars. «Autrement, dit il, on ne voit pas com[men]t la puissance cognitive pourrait être mise en exercice!»; Demonstration insuffisante. Il y a à cette pensée une explication historique: esprit général du XVIII- porté à mettre en relief le rôle de l'experience. K se separe la direct[ion] de Leibniz qui n'admettait pas que les sollicitations pussent venir du dehors.

7° Les Eléments a priori de la Connaissance

Cette doctrine n'est p[our] lui qu'un point de départ. Notre connaissance part de l'experience, n'en resultat pas fängt mit der Erfahrung an, nicht aus der Erf. entspringt ». Quelle puissance élabore la matière fournie par le dehors? – L'Ecole empiriste a t[ou]jours voulu repondre par l'experience elle même, distinguant l'exp. parfaite ou actuelle de l'exp. rudimentaire. Elle repousse l'hyp. de la table rase en ce qui concerne l'hom[me] actuel mais ils croient que la faculté que n[ou]s avons a pr. s'est produite a post. d[an]s le cours de l'humanité grâce à 2 lois: adaptation et hérédité.

K suit une voie tt opposée. Il ne se demande pas si l'exp a subi une évolution. Il n'a pas d'ordinaire cette idée d'évolution des facultés humaines. Il accepte l'hétérogeneité comme absolue quand il la rencontre. Il croit pouvoir demontrer l'existence d'un element a priori et absol[umen]t irreductible.

2 parties d[an]s la demons.

1° Criterium de l'apriorisme

2° Existence d'elements a priori

20 v

Il distingue l'a pr. relatif et absolu. Prédire une eclipse, connaissance a pr. relative, issant de l'expér. Mais il y a un a pr. absolu le seul dont k s'occupe ici. Il y a 2 conditions absolues de just. a priori du pr. La nécessité et l'universalité. Une propos. est nécessaire quand on ne peut la concevoir que comme nécess. — universelle quand on ne peut la concevoir que comme repoussant tte exception.

Chacun de ces 2 criteriums est à lui seul infaillible et suffisant. Chose utile à la science l'un étant + facile à appliquer que l'autre.

Lorsque k parle d'universalité, est ce absolue, ou seraient compris les noumènes comme les phen.? Non: il s'agit ici des phen. seuls et de ce qui est relatif aux objets de l'exp. Ce serait préjuger la nature des objets de l'exp et commettre un cercle vicieux que de supposer que cette universalité doit s'appliquer à tt.

A pr. et a post sont pris ds un sens nouveau — Jusque là ils avaient le sens aristotélicien: c.a.d. connaissance conservé + par les causes et par les effets: toutes les deux egalt. objectives. Arist. ne s'occupait pas de la part du sujet ds la connaissance. Plus tard vint la question des idées innées mais le mot a priori n'était guère employé p. l'unicité Leib. „a priori et ex causa" dit Leib. Woff avait identifié Ed. §16. la connaissance a priori avec le passage du connu à l'inconnu. Baumgarten avait adopté. Lambert avait distingué en ce sens un a pr. relatif et absolu, sans se prononcer sur l'existence du dernier. Kant l'affirme véritable révolution. A priori signifie ce qui vient du sujet sans le concours de l'objet. (Confusion à éviter ds les sens d'a priori).

- La définition a besoin d'être complétée. Hume avait parlé de nécessité et universalité. mais nécessité

21

Subject: il s'explique par l'habitude. K qui repousse cette explication trouve donc la nécessité subj.* et fait entrer dans son criterium l'idée de nécessité obj. K maintient la première et ajoute la seconde. De même pour l'universalité.

Ainsi sur ce premier point solution. K veut parler de nécess. et universal. non seult subj. mais encore obj.

Maintenant ce criterium est-il applicable. K veut evidt parler d'une nécessité de droit; il n'admet pas de nécessité de fait. S'il s'agissait d'une nécessité de droit subj. on pourrait constater direct., immédiat., qu'un jugt présente ce caractère: s'il s'agit d'une nécessité de droit obj. il faut une démonstration: ou la trouver sinon dans l'a priorité du jugement. Mais alors il y a cercle vicieux ~~à fonder la objection nécessité objective d'un jugt sur un jugt objectivt nécessaire en droit~~ a priori.

D'ailleurs telle n'est pas la nécessité qui appartient à nos jugts ~~les~~ + élevés. Il faut distinguer une nécess. de droit, d'une de fait qui n'est pas absolue, mais pas non + une contingence.

Ex. une urne est remplie de boulettes blanches. On en tire une. Un observateur ne sait pas ce qu'il y a dans l'urne. Pour lui le résultat est inconnu. Une blanche est tirée, une 2e 3e 4e, 5e, ... n. Il devient de + en + probable que des blanches sortiront. Mais jamais nécessité. — Un autre qui saurait qu'il n'y aurait que des blanches, n'hésiterait point à déclarer qu'il ne sortira que des blanches. Il affirme une nécessité de fait. Ns n'avons pas d'autres jugts nécessaires de l'esprit que de ce genre là: encore en avons ns peu. Object. ns ne savons rien de nécessaire en droit: ns connaissons des nécess. de fait.

* insuffisante

Une proposition p. est nécessaire quand on ne peut la concevoir que comme nécessaire et non quand on ne peut pas ne pas la concevoir

et universalité

puisque c'était précist la priorité du jugt qu'il s'agissait d'établir.

Quand ns disons: L'Espace est donné nécessairt, pt-être voulons ns dire simplement: étant donné le monde tel qu'il est, l'Espace est nécessairt donné du même coup. Mais savons ns s'il est nécessaire en droit que le monde soit donné qu'il est?

Cette distinction a de graves consq.
Elle [illegible] subsister une veritable necessité radicalt differente de la contingence
Doit elle être connue a priori ou l'exp suffit elle?
L'induction peut être comprise de 2 manières aristotel. et bacon – empirique et rationnelle –
Le 1r obs qui ne sait ce qu'il y a de lurne ne peut faire que des inductions emp. il connait le resultat et le resultat seult. il ne voit point les causes. il ne connaitra jamais ~~que~~ necessité meme de fait = Induction impuissante.
Autre induction fondée sur l'analyse: celle qu'une seule exp bien faite suffit a la fonder et a la legitimer. Elle ne porte + sur le dernier produit de la combinaison des causes, le + complexe, mais elle se fait par analyse et porte sur le simple autant que ns pouvons l'atteindre. Les changts qui se produisent etant des changts de combinaisons des elements simples, non des elements eux mêmes, car la contingence des lois ne tient qu'à leur complexité, Dans l'induction analyt. l'exp donne des jugts d'une necessité de fait.
Il suivrait de la que ns n'avons point de jugts donnant une necessité de droit: il n'y a qu'a distinguer l'induction empirique et l'induction analytique.

opération à laquelle aboutit l'exp.

C'est l'expérimentation.

2° Existence d'Elements a priori.
Ce second point est la demonst effective de la valeur du Criterium. Il procede ab actu ad posse. La valeur du criterium est montrée par le fait.

Il montre qu'il y a ds l'esprit des jugts nécessaires, p. prouver qu'il peut y en avoir.

Il y a 2 sortes d'elements intellectuels qui presentent ce caractère.

1°. Preuve de fait.

1° propos ou jugts
2° Concepts.
Les prop sont les prop. math, le principe de causalité qui affirme la nécessité d'une liaison entre qq chose appelé effet et qq chose appelé cause.

1° Concepts a pr. dont ceux d'espace et de substance d'objets qui semblent dépasser l'exp. Dieu liberté immortalité.

2° Si l'esprit humain ne possédait pas de tels principes l'exp. serait impossible. Où puiserait elle la certitude, si les règles d'après lesquelles elle se dirige étaient toujours empiriques.

Leib déjà se référait aux mathém. p. démontrer la connaiss. a priori. ~~Aussitôt K a procédé suivant un ordre inverse à celui de l'exp et qu'il s'est attié de la chose au critérium partant de l'apriorisme des mathém.~~

Question grave. discutée Riemann et Helmholtz.

Riemann 1854. Les propriétés par lesquelles l'espace se distingue des autres choses pensables de trois dimensions ne peuvent être connues que par l'exp.

Helmh. 1868 über die Thatsachen welche der Geometrie zu Grunde liegen.

S. la causalité la subs et l'espace, c'est l'ouvrage qui en doit prouver l'apriorisme/

2° Critique de la preuve de droit.

Il faut distinguer 2 exp. idéale et réelle. K veut que l'exp présente une certitude absolue c'est l'idéale, que nous n'avons point et que K voudrait fonder. L'exp réelle n'a pas ce caractère de certitude absolue. Mais alors cette exp réelle n'a pas besoin de supposer des principes absolus.

3° Les jug.ts synth. a pri.

Comment ces jug.ts a priori s'expliquent ils. Le dogm. a son explication : ils sont identiques. La question est donc de savoir si tous les jug.ts a priori sont analytiques, auquel cas le dogmatisme serait le bon

Preuve de droit. Barni. 49

Id. 195 a

mais les mathém sont elles des connaiss. a priori

« Sur les Hypothèses qui servent de fondement à la Géométrie. »

/Remarquons 4 fois que l'apriorisme de la causalité se comprend beaucoup moins lorsque comme fait Kant on entend par causalité un rapport entre choses hétérogènes que lorsque avec les intellectualistes on ramène la causalité à l'identité.

Or un jugt analytique établit entre A et B un rapport tel que B est déjà contenu implicit. ds le concept de A. Ts les corps sont étendus — Ts les jugts ont ce caractère. Ts les corps sont pesants — le prédicat pesant n'est pas compris ds le concept corps — C'est le jugt synth. ds lequel le prédicat B quoique lié à A est en dehors de sa compréhension.

On voit l'accord de ce exemple avec la phi de K. Selon l'espace est une condition a priori de corps: il est compris ds le concept de corps: au contraire pesant est un concept empirique que l'esprit ne peut par lui même tirer du concept corps.

Ici encore la terminolog. de K est nouvelle — Analyse signifiait passage du cond. né à condon et l'autre de la cond. au cond. né. K appelle cela marche regressive et progressive. et donne à analyse et à synthèse le sens que ns avons vu.

La distinction entre les jugts analy et synth est très importante au point de vue de la déduction de ces jugts. Ds les 1er le principe de contrad. suffit ds les seconds il faut à l'esprit il faut outre le sujet un terme X sur lequel ils s'appuient pour joindre au sujet un prédicat qui lui appartienne sans y être compris. Or

1° Ts les analy. sont a priori

2° Ts les jugts d'exp sont ~~empiriques~~ synth.

L'x est tout simplement l'exp. + complète de l'objet. Ns ne rencontrerons aucune difficulté si ns ne rencontrions que des jugts analyt. et des jugts synth. d'exp. Mais si ns trouvions des jugts synth. a priori, où trouver le terme x?

Existe-t-il des jugts synth a priori?

Que lien très importante. Poser celle qui est de demander si l'esprit n'a pas une action propre ds les connaissances s'il n'a pas autre chose qu'une capacité d'intuition, même intellectuelle – S'il y a des synthèses a priori, il y a action : l'esprit est créateur.*

Soit sble, soit il ne l'était pas ds le dogmatisme de Platon que ds l'empirisme de Locke. D'un côté il ne faisait que refléter des objets.

Ns possédons le crit de l'apr. et celui de la synthèse. Est-il des jugts a la fois nécessaires universels reliant l'un a l'autre des termes hétérogènes – Oui, en mathém et en phys, et il en doit exister en métaphys.

1° Il en existe en mathém : les propositions qui servent de principes des mathém pures sont des jugts synth. a priori.* Les Leib. y voyaient des jugts identiques explicables par le prin. de contradiction. Les propositions de géometrie, les axiomes et postulats

*Il est évident qu'elles sont a priori. On ne le conteste pas. Le point grave est de démontrer qu'elles sont synthétiques. Barni p. 59

Voyons arith..

1°. $7 + 5 = 12$. On croirait d'abord que cela est analy. résultat suivant le prin de contrad. du concept de la somme de 7 et de 5. Le concept de cette somme ne contient rien de + que la somme et ne ns fait pas connaître le résultat. Je sais que je dois joindre 5 a 7 il reste a faire l'opération. Là où il n'y a que concept sans intuition, il n'y a qu'un cadre vide, point de détermination. Il faut sortir de concepts et avoir recours a l'intuition p. ex. 5 points. Ajoutons les aux 7 premiers j'en vois résulter le nombre 12. Cela devient + évident p des nombres très grands. L'intuition manquant, les concepts ne donnent rien de déterminé.

Selon K. si l'on voulait démontrer syllog.

Maj. Additionner des nombres c'est les réunir en un seul

m. or 7 et 5 sont des nombres

concl. Donc additionner 7 et 5 c'est les réunir en un seul*

et non obtenir 12

~~mais les concepts ne le donnent pas 12~~

2° En Geometrie aussi. prop synth a priori.

Entre 2 points la ligne droite est la + courte.

Le concept droit ne contient rien que de rapport a la quantité et n'exprime qu'une qualité. Court se rapp a la quantité. Donc il n'y a point analyse. il faut recourir a l'intuition: elle seule rend possible la synthèse.

3° Axiomes et Post.

Les axiomes servent seul^t. sur lette de Method regulateurs, non materiaux. A = A. Le tt est + grand que la partie les prop. sont analyt en elles mêmes mais ne sont admises en mathem qu'en se soumettant à l'intuition et ainsi sont synth.

A = A au point de vue log est analy mais ne realise pas le rapport: A = A au point de vue mathem signifie que le rapport peut être realisé ds l'intuition: voila ce qui est nouveau et non contenu ds ~~…~~ le ccp A.

Quant aux postulats ce sont de véritables propositions.

— Critique

1°. Arithm.

Uberweg logicien et après lui Janet admettent le car. a priori de l'arith mais la consid comme analy.

5 = 4 + 1.

Il y a la analyse: de même

4 = 3 + 1   3 = 2 + 1   2 = 1 + 1.

On arrive à

7 = 1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1. 5 = 1 + 1 + 1 + 1 + 1.

mais alors m'appuyant sur le concept de somme et le système de num decimale je la transforme en 12. J'ai procédé analyt. tout le temps.

p. 59 K. n'a pas nié que les raisont. mathn procèdent to 24
suivant le principe de contradiction: mais il dit que p. démon-
trer une prop. synth. il faut présupposer une autre
prop. synth. Le nœud est là. Ueberweg a beau
refouler la synthèse de la définition: la question
est de savoir si les mathn reposent sur des synthèses
à l'origine. Ueberweg n'a p. être fait que reculer
la synthèse et la difficulté! V. Lachelier Duhamel.
Grande difficulté.

Revue de Métaph... 1891 ... 2° En géométrie. (V. Tannery - R. Phil.).
Helm accorde qu'il y a des prop. synth.: mais
soutient qu'elles viennent de l'exp. « Tte opération
ayant p objet de mesurer l'espace repose sur
Congruenz l'observation de l'équivalence, et la constatation expé-
rimentale que cette équivalence est indépendance du
lieu du lieu de la figure superposée et de la façon
dont se fait cette superposition.
V. Tannery considère la notion d'espace construite

Revue Ph. II p. 433 II p. 553 avec des éléments tt empiriques dont il faut demander
l'expl. à la physiologie.

Enfin selon Helm les axiomes et postulats vrais par
Les mathn seraient donc a priori d. le sens aristotéli-cien, non d. le sens kantien du mot cette seule raison que les données de l'observation immédiate
~~priori~~. mais ~~synthétique mais non a priori~~
coïncident sensiblement avec les conséquences qui s'en
déduisent.

II En phys. « D. ts les changements du monde corporel
la quantité de mvt demeure invariable »
D. tte communication du mvt l'action et la réaction doivent être égales - Ces propositions sont a priori. Synt. parce que
d. le concept de mvt n'est pas compris celui de
permanence etc.

Or on peut se demander - Les principes que K determine a priori figurent ils vraiment ds la science elle même. Les principes determinés par la sc. positive coincident ils avec les princips determ. par Kant a priori? Les mots matière force action reaction ont ils le même sens ds la formule metaph et la form. scientifique? Non. Au sens scient. ce sont des choses mesurables, au sens metaph elles échappent. La physique acquiert avec le temps un caractère a pr. Est ce ceu sens kantien ou aristotelicien?

× Les pr. de la physique comme les pr. thermodynamiques ne sont ils pas a priori en ce sens seul qu'on peut en déduire des lois particulières?

III Quoi qu'il en soit K conclut qu'il y a des jugts synth. a pr. en mathn et en phys. Quoi n'y en aurait il pas egalt en metaph.

La metaph, même envisagée comme une sc. qui n'existe encore qu'à l'etat de probleme, doit contenir des principes synths a pri puisque les recherches metaph se perpétuent. La metaph comme besoin de l'esprit implique des elements synt. a pr. On se demande. Le monde a t il des elements a priori? Cela implique des propositions synt a priori. Toute question suppose une Voraussetzung. Ce qui fait qu'on repond souvent par le postulat, par la question prealable. Par conseqt la métaph doit avoir des jugts synths a priori.

(L'opinion de M Janet sur l'a priorisme est que ce qui est a priori ds la connaissance ce sont les jugts et non les concepts.)

Obj de M Janet. Si on demontrait qu'il n'y a point de jugts synt a priori en mathn et en phy. comme K ne raisonne que par analogie, le problème metaph posé par K. n'existerait pas. M Janet incline a croire que les jugts mathn sont a priori mais analyt. et les jugts physiques synt. mais a posteriori. Janet

nie donc les prémisses de Kant.

Il y a là une erreur historique. K a raisonné par analogie – d'une certaine mesure : il n'a pas employé le mot ni fait ce raisonnt en forme. Il y a eu proprement suggestion. C'est l'origine historique subjective de sa doctrine des jugts synt à priori en métaph. Admettons qu'il se soit trompé p les mat et la phy. elle pourrait être vraie pour la métaph. – L'hist des sc. est remplie d'exemples de découvertes vraies faites à l'aide de fausses suppositions – (Exemple – Cours Scientifiques 1872 – 877. – [x] Kepler dut la découverte de l'orbite elliptique de Mars à d'heureux hasards qui reformèrent les idées. –

[x] Carpenter – Revue Scientifique – 1872

Il suit de là que ns n'avons pas à examiner en elles mêmes les thèses de K sur les mat et les phy. il se peut qu'elles soient fausses, et que sa doctrine métaph soit vraie.

On object. que ds les Prolégomènes K dit que l'Esthet. transcend renferme les principes de la possibilité des math pures et la Log. trans. [x] de la Physique pure. K aurait donc cru qu'il y a une math pure et une phys. pure – Ici K s'est abusé lui même il a été victime d'une confusion de la métaph et de la phys. que K le premier a contribué à dissiper.

Il s'occupera de l'Es. et de L. ds l'Esthet. transcend, ds la Log. trans. des ~~principe~~ lois essentielles du ~~jugement~~ jugement. Ces principes ne font point partie intégrante de sc. positives aujourd'hui ils sont leur requisita leur data. Le positiviste

ne veut pas qu'on les étudie. On voit donc que ce que K a étudié ne fait point partie des math. et de la phys. comme sciences. Cela est antérieur. Que les math. soient a post. ou analyt. cela ne fait rien au T. a l'Esp. a la Causal. K a donc eu tort de parler des math. pures et de la phys. pure. En fait il ne s'en est pas occupé.

La thèse de K doit donc être examinée en elle même. Y a t il en math des jug. synt. a priori?

Il faut avouer que le critérium kantien de la synth. nous met ds un grand embarras. Il nous paraît tt simple aujourd'hui. En réalité le point de vue de K était tt nouveau. Il considère les jugts au point de vue de la compréhension, non de l'extension des termes. Il se demande si le prédicat est d'une manière d'être contenu ds le concept du sujet.

Les anciens, avec Arist. considéraient les jugts au point de vue de l'ext. et arrivaient ainsi à la conception d'une science tt analytique. Arist. (I, 2 Derniers Analyt.) considère le genus generalissimum comme absol. et immédiat. certain et que le général est φύσει πρότερον au particulier. Avec cela on peut faire une Sc. analytique. On part du concept du quadrilatère. Par analyse on va du quadrilatère aux espèces: rect. trapèze quad. irreguliers. D'où objets des jugts analy. Le rect. est un quadrilatère.* De même p le rectangle: p analyse je détermine les espèces du rectangle. Le carré est un rectangle. Jug. analyt. A ce point de vue les jugts ne sont jamais vraiment synth: une synth. est une espèce non résolue ds son genre. en

Nous pouvons donc conclure que l'obj. en question reposait sur la confusion de l'origine historique avec le fondement logique et que la théo...

* Le trapèze est un quadrilatère etc.

en ce sens que tt sujet sera contenu ds le predicat, sauf le Genre generalissimum immediatement donné lequel n'est que predicat. Le difficile ds le systeme aristotelicien, est de trouver un jugt vraiment synthétique.

réalité tt sera analytique*.

Le difficile serait donc de trouver un vrai jugt synthétique. Il y a là universalité du processus analytique.

Ne peut on dire qu'il en est tt le contraire ds le systeme de K.?

Considerons comme lui les jugts au point de vue de la compréh. Il devient très difficile de trouver un predicat contenu ds le sujet. « Ce qui est dit est dit, ce qui est dit demeure établi. Le prédicat ajoute qqchose. « Les corps sont étendus. » Cela est analyt si l'on a introduit étendue ds le concept de corps: mais cela n'est point indispensable*. S'il y a synthèse ds le sujet l'analyse n'est qu'illusoire la synthèse n'est que reculée. Il n'y a point de jugt identique, il ne peut y en avoir. Le difficile est donc de trouver un jugt analytique. Ce qu'il faut reprocher à K c'est de ne pas avoir assez vu de jugts synt.

* p. ex. p. Leibniz les elements constitutifs des corps ne sont pas étendus.

Il y a entre les 2 points de vue un changement enorme. K ne l'explique pas. Cela tient peut être à cette revolution qu'il fait subir à l'esprit humain. Supposez les choses données en elle même: point de rôle p. la synthèse: il n'y a qu'à percevoir l'être et à l'analyser. L'ancienne maniere de considérer le jugt était conforme à l'ancienne théorie de la connaiss. — Mais si ce qui ns est donné est une sorte de refraction denaturante et n'offrant que des phen divers et desordonnés: la science alors devra mettre de l'ordre ramener à l'unité. Il y aura place p. la synthèse: elle sera partout l'analyse ne consistera + qu'à retrouver ds un

26

Concept ce que ne sauraient mis. L'analyse ~~est infeconde~~ et ~~stérile~~ : elle est au dessous de l'esprit : elle a produit le mannigfaltig, das Gegebene, avant l'élaboration de l'esprit.

Ainsi cette théorie se rattacherait à la révolution Kantienne. Inutile de l'examiner en elle même. Tout dépend de la valeur du principe lui-même.

D'ailleurs p. ns il est très vrai que tte ~~analyse~~ aboutit à une synthèse irréductible, au moins actuellement.

L'analyse absolue est antérieure à tte opération de l'esprit : elle a produit la variété infinie de la matière où l'esprit humain cherche à introduire l'ordre et la loi. L'analytique absolue c'est le phenom. encore brut non élaboré par l'esprit. Mais là où l'esprit intervient c'est tj. p. créer une synthèse.

Conclusion

Le prob. général de la R. S. est celui-ci. Comment des jugts. synt. a priori sont ils possibles : De ce problème dépend le salut ou la ruin de la métaphysique

La diff. est très grande. Ds les mathem. et la phys. on conclut ab actu ad posse. Mais la metaph. n'existe pas sinon comme naturanlage : on ne peut donc conclure ab actu ad posse. Il faut chercher quelle reponse aux questions posés necesst. par l'esprit et se demander Comt. la ~~[illegible]~~ metaph. est possible comme science. 4 questions — Barni 65

1° Des pr. des mathem

2° Des pr. de la physique

3° Comt. la metaph. est elle possible comme naturanlage

4° Comme science

La R. S. repond aux 3 premières : ds ouv. postérieurs à la 4e.

La Critique de la Raison Pure Spéculative. Barni p. 71 68

Sera la Propedeutique de la Phil. transcendantale c à d la pierre de touche permettant de connaître la valeur ou l'illégitimité de tte ~~cette~~ connaissance a priori.

On appelle transcendantal la connaissance qui ne porte point sur les objets mais sur notre manière de les connaître, en tant que cela est possible a priori — apport de l'esprit actif à la connaissance des objets.

K. Prolegomènes §13

Ainsi l'entend. établi 3 choses

1° L'exp renferme ~~suppose~~ des elements subjectifs

2° Parmi, des elements a priori

3° Parmi, de synthétiques

Donc elle suppose des elements subj. a priori synt. Comment sont ils possibles = Comment l'expérience est elle possible. Question précise remplaçant la question vague.

XX

Exposition de l'Est. transcendtale

La crit de la R. P. spéc. consiste à rechercher s'il existe des jugts synt a priori et comment ils sont possibles. Tout ce que ns avons vu n'est qu'introduction. Voici venir sa véritable démonstration

Existe-t-il des jugts synt a priori.

Ns allons soumettre à l'analyse la connaissance humaine. Rien n'est complexe, composé d'elements + divers. Ne connaissance procède 1° de Sinnlichkeit, 2° de Verstand — La sensibilité nous fournit des objets. l'entendt les pense. geben, denken. La sensib. ns donne les objets par Anschauungen: l'entendt les pense par Begriffe. (2 sens)

La sensib est une réceptivité, l'entend. une spontanéité. – Cependant déjà d. la sensib. il met une part de spontanéité.

Commençons par analyser la sensib. puisque son exercice précède celui de l'entendement.

Etude de la sensib – Esthétique

La sensib. contient elle des éléments a priori. – Synt. a t'elle un usage indépendant de l'expérience? Chercher cela, c'est étudier les produits de la sensib d. leurs rapports avec la sens. elle même non avec les objets. C'est l'esth. trans.

Remarques générales:

La sensib nous met en rapport avec les objets qui nous affectant produisent en nous des sensations Empfindung. L'intuition qui se rapporte à l'objet par le moyen de la sensation est empirique. cet objet est un phénomène Erscheinung. Est il tt entier manifesté d. l'Empfindung? Non car l'Empfindung propt dite ne nous représente qu'un composé multiple et sans ordre, sans unité, sans harmonie, mannigfaltiges. Or le phén renferme aussi qq. chose d'ordonné: il contient 2 éléments. mannigfaltiges. matière: de l'unité Form. L'Empfindung représente la matière: mais la Form ne peut être une Empfindung car ce n'est que d. la Form que les sensations peuvent être ordonnées et il y aurait cercle vicieux à faire dériver de la sensation ce qui en est la condition. Il faut que la Form existe déjà a priori d. la sensibil. La matière seule est donnée a posteriori.

2 questions ici.

En quel sens h entend il que la forme doit exister a priori d. l'esprit humain. – On peut entendre que la

forme est donnée, achevée en acte à l'esprit humain
— ou que l'esprit possède la faculté de ~~concevoir~~ constituer
cette forme: à l'aide d'une action qui lui est propre ~~la puissance de cette forme~~? K ne touche
pas ici à cette question: il l'avait abordé ds sa Disser
tation inaugurale- Au Corollaire du § 5 Oboritur
quaestio utrum Conceptus uterque sit connatus an acqui
situs? - La 1e solution doit être rejetée et d'abord quia
Cf. M. de Biran - viam sternit philosophiae pigrorum.- Verum Conceptus
uterque procul dubio acquisitus. — non a sensu quidem
objectorum abstractus: Sensatio enim materiam dat
non formam cognitionis humanae — ab ipsa mentis
actione, secundum leges suas sensa sua coordinante
La sensation sollicitent cet acte de l'esprit: La seule
chose innée est lex animi secundum quam certa
ratione sensa sua e praesentia objecti conjungit.
2°. L'Empfindung est considérée comme H a posteriori
Receptivität - Ici l'esprit est pure réceptivité, et ici seulement. Mais
n'a-t-elle elle même aucune condition a priori. Il
le semble. K n'examine pas ici cette question: mais ds
sa dissertation § IV. La sensation quant à sa qualité
dépend du sujet . . . . . " - Puis que la sensation dépend
de la nature du sujet, ne se pourrait il qu'elle eût
des éléments a priori? En négligeant cela K laisse
une lacune que servira aux adversaires- Il ne compre
nons pas pq telle forme est attribuée à telle
sensation et non à telle autre. Cette doctrine supprime
H rapport entre la sensation et la forme. La consé
quence légitime serait que l'on appliquât les
formes à la sensation d'une façon absolt autonome

Querelle des alexandristes et des averroistes. Les 1ers voulaient que la matiere recut la forme d'une façon absolt passive: les autres soutenaient l'unicité de la forme et la matiere. Leibn. pensait comme les derniers K comme les premiers: Mais on ne comprend pas alors pourquoi la forme s'applique a la mat. de telle façon plutot que de telle autre. Il y a matiere, hetérogénéité absolue. La matiere est le desordre le multiple absolu, n'ayant aucune tendance, aucun element, meme en puissance d'unité d'ordonnance.

Ainsi si ns appelons pur (rein) tout ce qui ne contient rien qui appartienne a l'Empfindung ns disons que la forme des phen est une representation, une intuition pure - reine Anschauung.

En resumé de l'idée d'un corps on distingue d'abord ce que l'entendt en conçoit substance force divisib. etc. Il reste l'intuition on l'on distingue
1° ce qui est donné du dehors et cause la sensation impénétrabilité couleur
2° qq chose qui subsiste après cela - etendue et figure. Ce qq chose est intuition pure.

Bien avant K on avait distingué la mat et la forme Mais on plaçait la mat. ds l'elemt sensible et la forme ds l'elemt intellectuel en sorte que la sensib. ne se suffisant pas a elle meme ne fournissant que des moitiés d'idée: les phenom qu'elle ns faisait connaitre non conçus par l'entendt etaient de pures apparences sans réalité objective. Les données de la sensib non interprétées par l'entendt n'avaient rien de reel.
K trouve une mat. et une form ds l'elemt sensible lui meme et fait ainsi de la sensib. une faculté

complete, donnant non des phen. apparences, mais des phenom. réalité — ce sont pourrait-on dire phaenomena bene fundata — objectif.

Leibniz

P. les anciens la mat et la form appartenaient ttes deux aux choses. La matière était la chose, aperçue d'une façon incomplète + altérée: la forme était l'essence même de la chose, sa définition, son élément intelligible. L'infériorité de la mat sur la form tenait à ce que la mat était le + éloignée de la réalité, la forme + près.

Tt autre est la conception de K. Das mannigfaltige et der Form sont ttes deux enlevées aux choses — 1° La matière est le produit le + immédiat de l'action externe et c'est précist p cela que c'est le + imparfait. La modification de la matière ne viendra pas d'une perception + immédiate de la chose: l'unification en contraire viendra d'un travail propre de l'esprit. C'est au travail interne que sera due l'addition de la forme à la matière. — Sans doute la forme sensible est une intuition, mais une intuition pure, tte subjective, non une communication de l'esprit avec les choses.

Il y a donc ds la sens. des jugts synth a priori. Voyons ce il restent quand on a éliminé ce qui vient de l'entendt.

Notre sensib a 2 propriétés — sens externe sens interne. Par le 1er on se représente des objets hors de ns ds l'espace par l'autre nos états intérieurs, ds le temps. Mais les représentations des choses est elle aussi des états internes. Le temps est la condition de tte

nos représentations

L'espace et le temps sont ils des intuitions pures — Intuitions c.à.d. des représentations d'objets qui soient des tout — pure c.à.d. ne dérivant pas de l'exp.

La démonst. p l'espace peut se joindre à celle p le temps

Démonstration 1° directe 2° indirecte.

La démons. directe, analytique est appelée par Kant Exposition métaph. Cette expos. métaph a p objet d'analyser les caractères de l'espace et du temps.

2° Démons. indirecte K l'appelle Expos trans. Ily montre qu'il existe des ~~faits~~ explicables par la doctrine et par elle seule. x connaiss. synth. a priori

1° Exposition métaph.

Les 4 §§ se ramènent à 2 points.

1° Ce sont des éléments a priori.

2° Ce sont des intuitions non des concepts.

A. La démonstration est sommaire. Ce sont des éléments a priori. En effet.

1° L'espace peut il être considéré comme donné par l'exp. Si il dérive de l'exp. ce sera de la constatation des rapports des phén. extérieurs entre eux. Mais ces rapports ne sont pas simp.t qualitatifs : ce sont des rapports d'extériorité : soit par rapp. à moi, soit des choses entre elles. Mais de tels rapports supposent l'espace, au lieu d'en pouvoir engendrer l'idée.

De même p le temps. Le rapport de simultanéité ou de succession. Mais ces rapports supposent la notion de temps : ils seraient purt intellectuels, si la ~~représentation~~ notion du temps ne leur servait de fond.t a priori

2°. Il est impossible de se représenter qu'il n'y ait point d'espace, bien qu'on puisse concevoir qu'il n'y ait point d'objets. De même p le temps

30 r

Par consqt. l'espace et le temps sont considerés par l'esprit comme des conditions de l'existence des choses.

B. Maintenant est ce des concepts ou des intuitions ?

Quel est le criterium du Begriff ?

2 caracteres.

1° generalité. ce sont des prédicats sous lesquels on peut subsumer en tant que sujets les choses particulières représentées par le concept. Ce n'est pas des unités, mais des generalités. Par suite

2° Le concept A est contenu dans une multitude infinie de représentations possibles : mais nul concept ne peut comme tel, contenir une multitude infinie de representations. Il a une application indéfinie simplement possible.

L'Es et le Z. presentent-ils ces caractères.

1° Ce sont des unités Einzelne Vorstellungen : des unités homogènes. quand on les partage on obtient des parties semblables entre elles. La diversité qu'on peut y rencontrer ne repose que sur des limitations : elle n'est pas qualitative. L'Es et le Z. sont susceptibles de partition, non de division. Donc ne sont pas des attributs, mais des sujets. Ils ne contiennent pas leurs parties unter sich, mais in sich.

2° Ce sont des grandeurs infinies actuellement données ce qui répugnerait si l'espace et le temps etaient des concepts. Il faut opter entre la logique et le fait. L'espace et le temps etant donnés comme grandeurs infinies ne sont pas du domaine de la log.

L'Es et le Ts sont des choses non multiples et limitées comme celles données par les sens. mais unes et infinies. Ce ne sont pas des produits de l'intuition empirique, mais des intuitions pures.

2° Demonst. indirecte Exposition transcendantale. Certains faits ne s'expliquent que par la theorie de K. Ce sont les jugts synt a priori existant ds la géom et la mecanique pures

K se réfère à ce qu'il a dit ds l'Introduction 7+5=12 prop synt.

or de celles propositions en 1e lieu tirent des concepts de propositions qui les depassent. Quand du concept de somme de nombre, d'addition je passe à 7+5=12 je passe de l'indeterminé au determiné. Comment cela est il possible - Par l'intuition qui est la faculté de depasser le concept et d'etre en rapport immediat avec qq chose de particulier.

Les math ont une certitude apodictique: donc elles doivent reposer sur des principes a priori.

Donc:

P depasser les concepts il faut une intuition
P avoir une certitude apodict il faut l'a priori
Les math et la mec. supposent donc des jug. synt a priori.

Le mvt dit K suppose le changement. Les Eleats et Herbart aujourd'hui demontrent que le changt est absurde. K l'accepte cependant, et ne veut pas sacrifier la realité à la logique. D'ailleurs il s'explique par le temps. Spécialement p. le temps.

Le changt suppose une liaison de predicats contradictoirt opposés dans le même sujet. Cela est

31

absurde pour qui ne voit ds le temps qu'une conséquence des choses : mais si le temps préexiste aux choses la difficulté est levée : les deux états contradictoires se succèdent. Le changt considéré comme un simple concept implique contradiction : considéré comme reposant sur l'intuition pure du temps, il n'en est plus de même.

Conséquences. L'espace n'est pas la forme de l'exist. d'objets en soi. Ns n'avons pas le droit de conclure cela. La nat. de la sens. détermine la manière dont les

Barni p 82. choses doivent ns apparaître.

En ce qui concerne tt ce qui peut ns être donné comme ext. l'espace a une réalité empirique : les choses ds leur rapport avec la raison, l'espace est une pure idéalité. Il donne aux phénom. une réalité distincte du sujet individuel. Il est une idéalité il ne s'applique pas aux choses en soi : il a une réalité ds notre nature intellectuelle et fait partie de notre sensib. en elle même. C'est une première puissance d'objectivation, ft on abstraction de la matière des choses. La pure sensation n'a point d'idéalité : elle a une sorte de réalité, mais non objective, tant qu'il ne s'y joint pas l'idéalité transcendantale. C'est celle-ci qui fonde la réalité ~~empirique~~ objective.

Si on objecte p le temps qu'il existe des changements réels et que le temps lui aussi doit être qq chose de réel. Mais dit K c'est précist en vertu de notre

Constitution sensible que si ns representons comme des changts par determinations internes. Il n'en serait pas ainsi si nous ne disposions que de concepts.

Ainsi disparaissent les difficultés qui ~~considérent~~ embarrassent ceux qui considèrent les Esp et Ts comme substance ou qualité. Si substance : ~~mais retirez les objets il ne restera que formes vides~~ — ce sont deux Non Etre éternels infinis et existant par eux mêmes ce qui est absurde; si qualités, degagées par abstraction — mais comment expliquer la certitude apodictique des mathém.

En resumé inverse de la doct. Leib qui faisait de la sens une intellection confuse. La sens est une vraie faculté que a l'intuition mais chez l'hom. elle ne dispose que de l'intuition des choses d l'espace et le temps : ce sont les seules conditions sous lesquelles ns pouvons voir a priori les objets. — Il n'existe point d'intuition intellectuelle, de l'être echappant a l'espace et au temps

XXI 19 mars

Examen de l'Esth. transcendantale

La doct. Kant affirme l'idealité transcendante de l'Es et du T. ~~Constitués de l'Esprit par des synth qui ont lieu au moyen d'intuit~~. Les intuitions pures sont tt a priori d le sens Kantien et une telle intuition est possible si on admet qu'elle porte non sur des obj. mais uniqt sur la forme de la sensib. laquelle précède d le sujet tt impression reelle produite par les objets.

2° Es et T tels que ns avons definis sont la forme necessaire de tte intuition. Il n'y a pas d'int. pure intellectuelle.

Grande originalité. K. Lester III dit on trouverait à peine dans tte l'hist de la phil une recherche aboutissant à une découverte si aberraschend, neuve, si peu soupçonnée à l'aide d'une métho aussi sûre aussi inattaquable. L'Esth tr. est le + haut fait Kant's glänzendste That. 32

La phil en effet flottait entre empiris et idéal. Emp. avec Locke fait de l'Es. propriété des choses l'idéalisme intellect y voyait de simples rapports dont les choses étaient ~~comme~~ les conditions ~~les~~. L'esprit n'était p. rien de l'Existence de l'el. Es.

Pour le 1e point les empiristes enfermaient l'esprit de l'intuit sensible et ne pouvaient ni objectiver cette intuition ni concevoir ~~qq chose en dehors de l'obj de cette intuition. Ils ne pouvaient object. d'autre part l'esprit par lui même n'était rien.~~

la possibilité d'une intuition autre que l'int. ss. Car d'abord les lois tts subject. qui déterminent l'influence des obj. de l'esprit ne peuvent null^t prétendre à une valeur universelle et nécessaire et 2o. ds le système, l'Esprit n'est rien par lui-même et par conséquent ne peut rien concevoir indépendamm^t de l'Expérience.

Quant aux dogm. l'admettant la possib. d'une intuition intellectuelle portant sur les choses en soi — Et, quant aux phen. ils ~~absolut~~ aboutissaient à l'idéal. empirique, soutenant qu'il n'existe que des êtres pensants et idées d'êtres pensants, parce qu'ils ramenaient à des concepts Es et T.

K prend une position nouvelle. Sur empiriste il donne à l'esprit une activité une part positive de la connaiss. sens: c'est une intuition complète quoique travaux — Sur idéaliste car 1o évite l'idéalisme en ce qui concerne les choses en soi et les objets d'expérience. Il admet qu'il existe des choses douées de l'influence sur la

~~soluble~~ determinent des representations et que bien qu'inconnues sont cependant réelles (Prolegomènes p. 87. Ed Hartenstein). — En ce qui concerne la realité emp. il n'est pas idealist: parce que comme il considère l'intuition de l'espace comme etant une forme nécessaire de l'esprit il soutient que p lui l'objectivation des phen. ds l'Esp. le ? est irréductible et a une valeur universelle. Davon können wir nicht los werden. On ne peut se debarrasser de l'Espace. Ns sommes loin de l'idealis.

"Je conviens dit-il, qu'il existe en dehors de ns des corps c.a.d. des choses qui bien que entièrement inconnues en elles mêmes, ns sont connues par les représentations que leur influence sur notre sensibilité ns procure et auxquelles ns donnons le nom de corps, qui en lui même ne désigne que le phenomène jenes uns unbekannten, aber nichtdestoweniger wirklichen Gegenstandes.

K ne prend pas p. las. position entre les 2 systemes. il les domine tous les 2 et prend position au dessus ds les 2. le sujet en lui meme n'avait pas d'intuition transced, ~~p.~~ le premier considère l'esprit comme ayant en lui l'objet d'une intuit. et cet obj. c'est lui. P la premiere fois l'esprit est à la fois objet et sujet de connaissance.

Ainsi le syst de K. consiste a attribuer au ~~syst.~~ au sujet une αυταρκεια non reconnue avant lui.

Cherchons origines historiques.

Dès l'antiquité un premier germe. Arist avait distingué 2 especes de sensibles (Περι ψ. III 1) propres et communs: les 1e percept. p un seul sens son couleur les 2e. p plusieurs sens forme grandeur nombre etc.

Mais avant Arist. Democrite avait dit que les atomes et le vide sont les seules choses qui existent en soi et que les differences qualitatives n'existent que p ns. Sext. Emp. adv. Math. VII, 135

Descartes Med. II 9. place l'essence des

corps de la seule étendue et considère leurs accidents comme n'ayant aucune valeur objective. La cire - Rien de tout cela n'appartient à la cire.

Locke II 9 distingue les qualités inséparables des corps - étendue résistance mobilité - primary original qualities — d'autres ne sont que la puissance de produire diverses sensations en nous par leurs qualités primaires - secondary qualities. Celles-ci sont subjectives on le voit.

Locke distinguant nettement nos idées et les choses objectives de nos idées et disant (II, 7) « que la plupart des idées de sensation qui sont dans notre esprit ne ressemblent pas plus à la réalité que les noms que nous donnons à nos sensations à ces sensations. »

Berkeley (Hylas et Philonous III) ramène les qualités 1es aux secondes. Durété poids forme grandeur n'existe que dans nos sensations.

Hume ne connaît plus que impressions, ideas ~~and~~ thoughts qui ne sont que des prolongements de impressions et n'en diffèrent que par un degré plus faible de vivacité.

M Janet dit « ce que l'appelle la forme de phénomène c'est le sensible commun d'Aristote les qualités 1es de Locke et l'étendue essence de Locke. » trop bon marché de l'originalité de K. Il n'y aurait qu'un mot nouveau.

1° Arist. est parfaitement objectiviste. Les sens. communs existe dans les choses. Une αἴσθησις repose sur des qualités qui, avant la sensation réelle, existent en puissance dans les choses ~~réelles~~ et sont actualisées par cette sensation

Idée est intellectualité. L'étendue est un objet de l'esp. p lui, non une forme.

Démocrite même au subjec. mais au subjec. sensualiste, individuel. Il restait à créer l'idéalisme non sensual. individuel, mais transcd. plaçant tt ds le sujet non individuel mais universel conçu comme capable d'une intuition pure.

Aussi l'innovation consiste à avoir dit ἀνθρ. πάντων μέτρον en donnant nouveau sens à ἄνθρωπος. — On pourrait dire que K a eu l'idée d'une sensib. objectivante, c.a.d. objectivant les choses d'une façon valable p. tt esprit. — tandis que ds les syst. antérieurs la sib était individuelle et subjective

— Appréciation —

Ne est reine Mathématik möglich. Esthétique transcendt. (Prolegom — R. Pure). — De même Wie reine Physik. etc. Le principe de la division n'est pas le même ds les 2 ouvrages subjectif ds la R. P. division des facultés de l'Esprit: ds les Proleg. objec. division des sciences. Cette différence des 2 ouvrages fait bien comprendre la 1re méthode. D'une part K veut faire une analyse impartiale des notions d'espace et de temps de l'autre il veut confronter les résultats avec les faits donnés, la ~~réalité~~

Ces 2 méths se complètent l'une l'autre. La 1re donne le concept — la 2e l'application de ce concept et les 2 résultats se réunissent ds cette formule. La Sc. mathémat est certaine parce que c'est nous qui la faisons.

L'emploi de cette méthode repose sur une hypoth.

33 v

ne : qu'entre la nature de l'esprit et les requisits de science il y a coïncidence (continuité) exacte — que la métaph et la sc. sont d'accord (se rencontrent) — Or ce n'est pas évident par soi-même. Très important.

Auj. les posit. admettent la continuité, en soutenant que la seule métaph est la généralisation. Les métaph a priori croient que ce qui est donné a priori n'a pas besoin d'être confirmé par la sc. La plupart des esprits sont dualistes et éclectiques et admettent par sentiment une harm. préétablie ± prouvée par l'expérience.

La sc. peut donner qqs indications négatives et dire ce que ne peuvent pas être les principes qu'elle suppose mais ce qu'ils peuvent être, elle ne le dit pêtre pas. Voyons s'il y a vraiment coïncidence entre les postulats des mathém et les idées métaph où il a abouti.

1° Examen de l'Exposition kantienne.

Quels sont, selon K, les conditions des mathém ? K commence par déterminer les ~~conditions~~ caractères de la connais. Ds cet ordre de science les caract. sont. certitude apodict. construction, valeur objective. Ils permettent de déterminer la nature des pr. métaph qu'implique la sc. mathém. Apodict. la sc. mat. est a priori, construction elle est intuitive, objectivt valable, elle implique l'idéalité trs. de son objet. Donc l'Espace et le Temps, objets des mathém sont des intuitions pures et des formes de la sensib.

~~K veut établir que la mathém suppose l'expérience d'intuit a priori formes de la sensib. Ds connais. mathém doit représenter son concept d'avance ds l'intuition et celle a priori. Cela suppose une intuition a priori. Comment cela peut-il ? S'il y a une forme préexistant ds l'esprit.~~

2 choses ds cette démons. — point de départ et déduction.

1° ~~Ad~~ Admettons le point de départ et considérons la déduction. Si on accorde que les mathém

sont des const. a priori faut il conclure que les formes de la sens. sont a priori?

M Janet dit que la conclusion n'est pas nécessaire, ni la seule possible. Les math. ne s'expliquent pas — bien en supposant que l'Es. a une realité en soi — Or admet dit K des concepts contradictoires 2 non êtres existant à la fois. Mais dit M Janet Platon a demontré que le non être peut exister (ds le Sophiste) et l'appelle qq foi ~~ψεῦδος~~ Ainsi meme concus comme[x] ~~a pr~~ les math. ne requerraient pas la ~~[illegible]~~ subjectivité de l'esp. et du temps

éternels, infinis existant par eux mêmes —

[x] Sciences constructives a priori

Soutenant K (p. 103 Barni). Si le triangle etait qqchose en soi independt. de ~~vs comment pourriez vous dire que ce qui est requis par les conditions subjectives de votre esprit existe ds le triangle en soi~~?

Son rapport avec vs, comt. pourriez vs. dire que ce qui est nécessaire ds vos conditions subjectives p. construire un triangle doit aussi nécessairt. se trouver ds le triangle en soi

Donc sur la deduction il n'y a pas lieu d'attaquer K. model de logique et de rigueur mais faut il accorder le point de depart?

Trendelenburg (historische Beiträge III 217) (Et. sur un lacune de la demons. de K relatt. a la subject. exclusive de l'Es et du T.).

Dit que K a eu tort de faire abstraction de la math. appliquée. L'autre et sa possibilité interne sont expliqués: mais la math. appl. a que les choses appliquées obeissent, suppose que le T. et Es sont obj. en meme temps que subject. (p 259)

Si les objets auxquels s'appl. les math. sont des choses en soi K ne niera pas que des elemt. ℋ a priori soient insuffisants p.

applique la math appliquée : mais K n'admet pas une telle application. Or au sens où K entend cette objectivité des phen. on ne voit pas qu'il y ait la moindre lacune à sa demonstration. Vu que les objets auxquels s'applique la math ne sont obj que parce que l'esprit les fait tels. K a donc raison. Trendelen. a eu le tort de ne pas prendre le mot objet au sens Kantien.

Mais en examinant les termes mêmes de K?

« Le math construisent a priori au moyen d'intuit et avec une certitude irrécusable ». Le math accordera cette definition. Mais sera-ce au sens absolu que donne K. Le math construit, mais ne se demande pas si cette construction est absolue ou n'est que l'application de lois supérieures appliquées analytiqt. Une sf pose pas cette question, si la construction est primordiale ou dérivée, ursprunglich oder abgeleitet.* Le math procède par intuition mais ne se demande pas si c'est un element integrant de la sc. ou un simple moyen.

*Peut être cette synth se résout-elle en analyse.

A priori, cela est incontestable : mais quel degré d'apriori. Absolu ? Auguste Comte le résout d'un a posteriori : c'est une induction universelle : on peut invoquer l'idée de limite etc. la ligne de — en — courbe donne comme limite la ligne droite. Cette defin. par limite est elle tte a priori. Infer heredité : a priori p l'individu. l'est il pour l'espèce. — Il suffit au math d'un a priori relatif.

Certitude absolue. Si le math certitude interne tenant au lien des parties : se contenterait

qu'on appelat leur ... du possible. En fait elles ne s'appliquent aux choses que d'une certaine mesure. 35 v

S les principes eux-mêmes qui ne prouve que leur valeur soit + grande que celle des princip venus de l'expérience. Les mathém n'a pas besoin de principes donnant une certitude absolue. Il n'a p. une différence de degré non de nature. On ne peut conclure de la certitude ~~subjective~~ à la certitude objective ^x^ — C'est la même erreur que l'on commet quand par ex on conclut de la liaison de tte les parties à l'authenticité d'un ouvrage.

K ne méconnait il ou n'altère-t-il pas certains faits. Il donne une idée fausse du postulat. Le postulat d'Euclide ... n'a jamais été démontré; rien ne prouve qu'il le sera jamais. On conserve la géom euclidienne simplt parce qu'elle s'applique raisonnab.t aux sciences expérimentales.

Riemann voit les élémt des mathém + nombreux ~~dimension continuité~~ que ne veut K. grandeur^x^ triplicité mesure, ^x^ identité de l'unité de mesure suivant les divers dimensions, distance, les lois analytiques relat.t à la distance de 2 points. — En particulier élément de limitation omis par K. L'Es et T. unes et infinis comme K les donne, ne suffirent pas, ne renferment pas l'élément de limitation. K dit que le divers das Mannigfaltige est fourni par l'intuition externe: Mais K veut-il l'introduire ds les notions mathém? — ^x^ Continuité, dimension triplicité, mesure, identité.

Et ceci pourrait p.être se résumer:
K suppose que les mathém impliquent l'Es et le T. sans les distinguer de l'Etendue et de la Durée qui n'ont point l'universalité et l'infinitude. Or les mathém expliquent qu'ils n'en ont pas besoin que l'Etendue et la Durée leur suffisent. Ainsi il n'y aurait pas coïncident entre les ~~notions~~ mathém. requisita — V. S. Jamery R. Philosophique

et les notions métaph. avec lesquelles on veut les confronter.

Si K y est arrivé c'est qu'il avait introduit d'avance ~~les notions mathém. les résultats~~ éléments métaph. qui étaient ~~résultat de sa déduction~~, alors que le mathém. la crée ~~ne les demande pas~~ ?

Dans la Définition de mathém. les éléments métaph. dont il cherchait la confirmation il n'a fait que retrouver dans les conclusions de son raisonnt. ce qu'il avait mis dans les prémisses. De même qu'un édifice ne saurait ne fournit que des notions ~~fort vagues~~ négatives sur le terrain qui le porte de même . . . . . . —

Les Sc. ne donnent que des indications vagues et négatives sur leurs requisita : les mathém. en part ne demandent pas l'Es et le T mais l'Étendue et la Durée où l'Esp a un rôle à jouer. Les Sciences reposent sans doute sur des données métaph. mais elles sont impuissantes à les faire comprendre. Selon la possib. des mathém. est elle aussi conciliable avec l'empirisme qu'avec l'idéalisme transcd. K n'a pas démontré le contraire.

La portée hist. de la thèse de K est néanmoins considérable. On consid. les mathém. comme a pr. et portant sur des choses en soi. K a montré le 1e que nous ne pouvons avoir a priori une connaiss. des choses en soi. Une sc. a priori et certaine doit reposer sur des principes subjectifs et cette sc. sera toute subjective. Une sc. object. est a posteriori : s'il existe une sc. a priori elle est subjective. Dilemme kantien.

Tel est le dernier fruit de la doct. de Platon sur les mathém. univers. Les mathém. n'existent que par l'esprit qui les fait, si elles sont a priori. La métaph. si elle est a priori sera aussi purt. subjective.

XXII. 28 mars

Examen de l'Esth. transc. 2e et dernière partie.

K. s'efforce de démontrer que les jugts syn. a pr. qui existent en fait ds les math. supposent la doctrine de l'E. et du T. où l'a conduit son exposition métaph. 3 caractères des math. 1° certitude apodictique 2° construction. 3° objective. 3 caractères corresp. 1° a priorisme 2° intuition 3° idéalité transcendantale.

Ns avons vu que les math. comme science n'impliquent pas l'Es. et T. tels que le veut K.: elles ne demandent que l'étendue et la durée. Il n'y a pas coïncidence entre les résultats des math. et ce que veut K. Les math., sur leurs principes σεμνῶς κατασιγᾷ. (Shedr.)

Il faut examiner donc la théorie kantienne en elle même ds. l'expos. métaph.

Voyons d'abord le problème et la méth.

Quelle est la nature transcd. de l'espace (par rapport à notre fac. de connaître) est il qq chose en soi, ou qq chose de subjectif. réalité ou idéalité transcd.

Méthode. Analyse idéologique. K. considère l'Es et T. comme donnés à titre de notions, les analyse et par les caractères y découverts il distingue E et T. des autres éléments intellectuels, et en assigne la valeur. Aujourd'hui on conserve le problème et on espère une solution par d'autres méthodes. Elles ont un caract. génétique: elles veulent montrer comment se forment E. T. 2 sciences positives y travaillent: physiol. et psychologie.

La phys. propose 2 systèmes nativisme et empirisme.

Le nativisme a été exposé par Johann Müller auteur de la théorie des énergies spécifiques des sens. La rétine de l'œil est naturelt. douée de la propriété de fournir à la cons. p. tte excitation d'une partie de sa surface une sensation à laquelle est liée immédiatt. une représentation de l'espace. Die räumliche Vorstellung.

L'empirisme a été exposé par Helmholtz. Optik. Vorträge II Heft. La représent. de l'espace est engendrée

par les sstions. Et puis on doit admettre entre les sstions des differentes parties de la rétine une difference resultant de la differente situation de ces parties. Si une telle difference n'existait pas il serait impossible d'etablir ~~les~~ une diff. locale dans le champ de la vision. Mais ~~cette~~ differences ~~premières~~ primordiales n'ont pas p. Helmholtz ~~le caractère de la~~ le räumlichen Character. L'espace est bien affirmé ~~comme~~ au sens de la realité transcend. mais il n'est affirmé que de ~~comme~~ cause de la difference locale des sstions. ~~mais ils ne pouvons conclure de ces difference locale aux rapport entre les choses en soi existant dans l'espace. Ce ne sont~~ que des signes et ns arrivons à les interpréter, ~~à l'aide de l'education des l'experience~~ sens ~~soit par l'educatio~~ soit par les facultés intellect. innées en ns et independantes de l'exp. Ces fonctions elaborent en ns les sstions. ~~Ce sont des raisons aductif~~ opérés d'une façon ~~inconsciente~~. Optik p. 149

Ces doctrines ne se joignent pas. Helmh. appelle avec celle de K. la théorie de Muller traduction physiol. 182 que la doctrine metaph. de K. (Optik p. 208). Il est vrai que Muller s'est inspiré de K. Helmholtz lui même a songé à Kant. Mais il y a plutôt une origine historique plus que un principe. Ces 2 savants ne se sont vraiment pas mis sur le terrain de K. Muller prend p. accordée cette croyance que la rétine au point de vue transcend de la réalité est une figure située ds l'espace — que les ondes lumin. de l'ether commencent avec la rétine ds l'espace. Helm. admet que les causes de la sstion sont ds l'espace. Tous deux ont donc p. Voraussetzung cette croyance qu'il existe outre la conscience un monde ext. ds l'espace. Or la question p. eux n'est pas de savoir s'il existe un espace et en quoi il consiste, mais comm. ns arrivons à ~~le connaître~~. K n'aurait eu à prendre parti ni p. l'un

Ds cette doctrine

Rien ne ns autorise à transporter aux choses en soi les différences de ces sstions. Les differences ~~locales~~ locales ne sont .... à l'aide de l'exp, soit par l'education des sens

L'esprit élabore inconsciemment les sst. suivant les lois psychiques de l'association des idées et de la causalité.

déterminer les rapports des choses ds l'espace.

ni p. l'autre. La th. a rapport aux requisita de ts les deux: il discute la nature de l'espace qu'ils prend. p. accordé K. ne que ~~les obj. extérieurs~~, ~~par. ds l'espace soient des choses en soi.~~

le Choses origine de nos s.s. et de nos idée de localisation, soient, en tant que situées ds l'espace, des choses en soi.

En résumé comme ns avons vu les mathém. traitent non de l'esp. mais de la mesure de l'esp: de même la physiol. traite non de l'espace mais de la localisation des choses ds l'espace et ne s'occupe pas de la réalité transcend. de l'esp.

Psychol.

H. Spencer (Prin. de Psy.) se présente comme traitant la question kantienne et la résolvant contre K. Il exprime ainsi la question: « Comment l'exp. d'une étendue occupée résistante, peut elle ns donner la notion de l'étendue inoccupée c. à d. l'espace. La réponse est que, étant donnés A et B distincts l'un de l'autre, à l'origine ns passons de l'un à l'autre par une série de ss.tions concrètes: mais avec le temps (répétitions et habitudes) ces ss.tions sont peu à peu remplacées par l'idée de ces ss.tions à l'état naissant: à mesure que les ss.tions se transforment en idées, à mesure se vide l'intervalle entre A et B. En dernière analyse l'espace se ramène à la coexistence. De même p. le T. on passe du temps concret donné par la succession des états de cons. au temps in abstracto qui est un rapport de position entre 2 états de consc. Selon lui le rapport de coexist. est la possibilité subjective d'une interversion d'une séquence donnée. Enfin la séquence à son tour n'est autre chose que le changt. qualitatif qui est la condition même de la cons. L'Es. et T. se ramènent donc aux changts. qualitat. internes, et à la possib. subj. d'intervertir une séquence donnée.

tr. Ribot II 1875 49.

La prétention d'H. S. (II, 186) est de prendre p. point de départ l'hom. ayant des pensées qui n'impliquent pas l'espace. Cela admis il veut montrer que la notion de l'esp. vient du dehors à titre de forme du non moi: de même p. le temps la séquence en consc.

deux comme donnés par le changt. des états de cons. 38 r

2 résultats.
1° H. S. suppose espace et temps de la chose donnée
2° Il explique simplt. comment ns dégageons l'espace et le temps abstrait de l'étendue et succession concrète qui sont considérés comme donnés. On ne peut dire que H. S. fasse autre chose que de chercher comt. l'Es et l. deviennent objets de cons. et se tenant sur le terrain de la psy. il relègue à l'inconnaissable la question de l'idéalité transc. dont K. s'était occupé.

H. tort donc Spencer croit refuter K. Lui non + n'est pas sur le même terrain. Comme les phys il étudie des phen qui suppose espace et temps.

Le problème est donc essentiellt. métap. Au point de vue positiviste, il ne se pose pas. ~~On~~ peut nier qu'il puisse se poser.

La méthode métap de K est donc très justifiée.

Voyons la doctrine.

2 classes de thèses. thèses communes à l'Es et l.
— propres à l'un ou l'autre

Ces secondes ont moins d'importance que les premières.
L'Espace est la condition exclusive des phen. ext.
Le Temps la cond immed. des phen. int. et médiate des phen. ext.

On peut se demander si l'espace est ainsi exclusivt. propre aux ph. ext, et le l. appliqué aux int d'une façon immédiate. Les phen int n'impliquent-ils pas l'espace comme représenté, et invers. les ext ne supposent-ils pas en eux même le temps du moins comme projeté en dehors de ns ?

Mais voyons les thèses communes.

3. 1° L'Es et le T sont de connaissance a priori
2° Es et T. sont non de concepts mais intuitions
3° E. et T. portent non sur des choses en soi mais sur la forme même de la sensibilité.

1e. thèse. Es et T. connaiss. a priori.

2 preuves. A. Représ. de l'exteriorité et succession suppose celle de l'Es et du T.

B. On peut supprimer par la pensée les objets placés ds l'E et T. mais non l'E. et T. eux mêmes.

La première preuve établit la nécessité, mais au sens subj. seult. dans l'ordre de la connaissance. On ne savons pas si on est en droit d'en conclure que ~~ds le temps~~ obj. l'espace et le temps sont antérieurs. a l'ext. et succession. Il n'y a que nécessité subjective, qui peut s'expliquer par l'habitude. Mais l'habit. peut elle s'expliquer empiriqt. Non. il faut admettre une action et réaction du sujet et de l'objet. — Ce qui fait le nerf de l'apriorisme Kantien c'est cette idée que l'exp. suppose ce qu'on veut lui faire engendrer. Mais ce qui est vrai de l'exp actuelle peut ne l'être pas d'une exp moins parfaite. Ds la réalité l'action n'exclut pas la réaction: au contraire c'est la loi des êtres organisés. Il se pourrait donc que la notion actuelle de l'E. et T. fut le résultat d'un long développt déterminé par longue action et réaction de l'esprit et des choses. Il y aurait ds les choses origin. un minimum de propriétés matér. et ds l'esprit un minimum de force de représentation. — Processus et développt.

2e preuve. S'agit il d'une nécessité de droit, ou de fait. L'E et le T sont ils nécessaires en soi absolt. ou comme nécessaires p. les corps: condition indispensable mais cond. d'un fait contingent existence des corps. Est il nécessaire en soi qu'il existe des corps. K ne le prouve pas. La loi de gravitation est nécessaire en ce sens que elle ne peut être violée ds le monde astronomique: mais ce monde astron. est il nécessaire

en soi ? De ce que la loi de gravité est nécessaire p. le monde, on devra conclure à une nécessité de fait, et non de droit.

Cela revient à distinguer des éléments simples et des composés ; à considérer les 1ers comme primitifs et les autres comme dérivés : il suit de cette doctrine que le simple est nécessaire + le composé non en soi. Donc quand ns convertissons cette nécessité condit. en nécess. absolue, c'est que ns admettons à notre insu la nécessité absolue du dérivé. Donc, la nécessité obj n'est point par là même absolue. Qui ns dit que l'espace lui aussi n'est pas un des éléments les + simples des choses parts, s'y trouvant nécessairt ?

Deuxième thèse.

E. et T. non concepts mais intuitions.

Marques du concept — généralité — prédicabilité indéfinie.

Or dit K E. et T. présentent 2 caractères opposés. unités — grandeurs infinies données.

K considère la généralité comme une des marques du concep. et il entend par là que le concep est ~~prêt~~ aux individus. Cette doctrine est visibt déduite des principes nominalistes. La tendance nominaliste est la tend. moderne. Le premier critérium n'a donc de valeur qu'au point de vue nominal. Au point de réaliste on verrait ds les rapports du concepts et de l'individu un rapport analogue à celui ~~du T et de la partie~~ + de la subst. et de l'accident et la preuve s'évanouirait.

2° Caractère de 1 E. et T. Unité — Homogénéité — faut il nécessairt. voir ds ces caractères l'indice

d'une nature autre que celle du concept. La quantité est elle connue avant la qualité, ou l'inverse. Si limité et homogen. sont perçues, quantité avant qualité, si conçues, qualité avant quantité.

Du point de vue des psy. anglais qualité avant quantité. Mais ce n'est pas au point de vue de la cons individuelle que ns sommes placés, et question très difficile. K s'est efforcé de donner des preuves p. montrer que la quantité est connue immediat.t avant la qualité. Il a voulu montrer des differences reelles irreductibles à la qualité (fig. symetriques). Peu convaincant. La notion d'espace est là supposée. La distinction de ces figures a autant de valeur que l'espace lui même. Elle sera ideale si l'Es est une idealité.

Peut être pourrait on invoquer le succès de la meth qui ramène les qualités int aux qualités externes ou quantitatives. Ce sont les progrès de la science. Oui mais qui peut dire si ces rapports quantitatifs qui paraissent pouvoir être pris comme signes des qualités interieures sont à leur egard des principes ou des resultats. Le mot est signe de l'idée mais n'en est pas la cause.

Il y a trois théor. possibles. La qualité peut être cause de la quantité: la quantité cause de la qualité: enfin rapport de reciprocité d'où 3 systemes. Realisme (quantité condition de la qual.) idealisme (inverse) synthèse[?] qui identifiant l'interiorité et l'exteriorité.

Ns ne pouvons determiner que la raison gest[?] du syst de K. Ses antecedts le menaient à une solution realisme: encore qu'il dût renfermer son réalisme ds les limites de l'exp.

Le second criterium du concept est la

predicabl. indefini. thèse liée au point de vue nominaliste: de même le second point. l'Es et le T. grandeurs infinies données. liée lui aussi à la tendance réaliste de K. — L'idéaliste n'admettrait pas que l'Es et T. sont grandeurs infinies actuelt données. Tout ce que ns concevons c'est que si loin que ns ayons poussé la progression de l'espace et le t. ns pourrons tjours pousser + loin: possibilité indéfinie: non grandeur infinie donnée.

Troisième thèse

L'E. et l. ont p. contenu non des réalités transcd mais la forme même de la Ssibilité.

Elle est demontrée de 2 manières

1° directement. — Ds intuitions a priori ne sont possibles qu'à cette condition (V. Prolégomènes)

2° indirt. — L'hypoth contraire entraîne des difficultés insurmontables.

1° Demonstr. Un éclectique ayant démontré contre les emp que E. et T. ne sont pas connus a post mais a pr. et ensuite contre les idéal qu'ils ne sont pas des concep mais des intuitions dirait: il suffit de réunir intuition et a priori. K ne se contente pas à si peu. Il sent très bien que s'il ne découvre pas un point de vue nouveau et supérieur, il ne fera en accouplant ces 2 formules que donner une proposition contradictoire. Le terrain des devanciers était celui-ci E et T ont une réalité transcd. Or en ce sens il est imposs. que E. et T. soient à la fois intuitifs et a priori Empiristes et idéalistes avaient raison de se combattre, il fallait opter. — L'esprit ne peut connaître intuitt ce qui n'est pas lui que d'une manière empirique. et connaître a priori ce qui n'est



pas lieu que de des concepts ~~a~~ applicable à et etc.
Il fallait un point de vue sup. d'idéalité transcd.
alors il peut y avoir intuition a priori.
Ainsi l'Espace et le Temps intuitions a priori l'E
et le T sont purs idéalités transcd. M Janet avec
Trendelenburg veut que l'idéalité transc. se concilie
avec la réalité transc. que l'E et le T soient à la
fois obj. et subj. formes de l'esprit et formes des
choses. M Janet : « pourquoi n'y aurait-il pas une exper.
du nécessaire ? »

K aurait sans doute répondu « Du moment où on
admet que l'esprit met du sien dans la conn. on ne
peut plus savoir si la chose est aperçue telle qu'elle
est en soi.

Il suit de là que la 1e démonstr. indirecte n'est
pas incomplète comme le veut Trendel. ~~K~~ n'a pas
à considérer l'hyp. de l'E et le T ~~f~~ formes communes
de l'esprit et des choses.
Si l'E et le T sont réalités transcd. ils n'auront
qu'une idéalité empirq : nous ne pourrons jamais savoir
si nous connaissons E et T tels qu'ils sont : s'ils
sont idéalités transcd nous en connaissons tout ce
qu'on en peut connaître.

La théorie de K s'impose à ~~qui admet~~ le ~~avec la nécessité absolue de l'E et T~~
~~nominalisme et le réalisme et qui ne veut pas~~
s'~~en tenir~~ au point de vue éclectique c.à.d. veut
mettre de l'accord dans les principes. Le nom veut
individu antérieur à espèce. Le réalisme quan-
tité antérieure à qualité élém^ts mathém antérieurs
aux élém^ts phys. A ce double point de vue
on est amené à considérer E et T comme
intuitions a priori. or étant tels ils ne peuvent
être que des formes de la sbilité.

Ainsi la métaph a ses limites. La seule solution
possible est l'idéalisme transcendantal. La

Conclusion
à qui admet, avec l'apriorisme des notions d'Espace et de Temps, la définition nominaliste du cept et la ception réaliste de l'Espace et du Temps

métaph est maîtresse sur son terrain, mais elle ne peut en sortir.

29 mars 78.

XXIIIe Leçon.

Introduction à la Log l. — Les Catégories

Il s'agit dans la Cr. de la R. P. 1° de déterminer les conditions de l'exp 2° si une Sc. qui dépasserait les limites de l'exp est possible. La solution de la 1e question est que les jug.ts synth. a priori, conditions de l'exp, sont possibles, à condition qu'il y ait des intuitions a pr. des concepts a priori et des principes a priori réglant l'application de ces concepts aux intuitions. Nous avons vu des intuitions a priori: l'E. et le T. Voyons les 2 autres conditions.

L'esprit dans lequel doit être faite la recherche est indiqué par la recherche préc. Nous avons dû considérer E et T comme de pures idéalités transcend. Ns n'avons pas nié qu'il y ait des réalités transcend. K. en affirme l'existence, mais il affirme aussi que notre intuition ne porte pas sur elles. (On peut se demander comment les sstions causées en ns par les choses en soi se prêtent à la forme que le T et l'E. leur imposent. K. ne s'est pas posé la question. Grave lacune que Fichte a voulu combler.)

+ Les choses en soi ne fournissent des sstions et ns imposons à ces sst. les formes d'Espace et de temps qui viennent de ns. On peut ....

Il suit que la sstion qui est la représ. la + voisine de l'objet lui même est en même temps la + éloignée de la connaissance prop.t dite. Il lui faut subir 3 degrés: passer par l'intuition a priori, concept a priori, principe à pr. Ainsi l'objet de la conn. diffère de l'obj en soi: il ne fait qu'un avec la connaissance elle même et participe à ses progrès. Au 3e degré l'obj. de la conn est les êtres

matière : au 2e (sens) c'est la nature obj. de la physique.

Quel est l'obj. de la Log. ?

La connaissance a 2 sources. Sensibil. receptivité[x] 2° entendt ou spontanéité par lequel les objets sont pensés.

x par laquelle les objets sont donnés

En quoi consiste cette pensée ?

Cette pensée ne consiste pas à créer des concepts possédant un contenu, une matièrex : la pensée réduite à elle même est un cadre vide : c'est l'intuition seule qui peut donner un contenu à la pensée. D'autre part la pensée ajoute à l'intuition qq chose de nouveau qui elle n'avait même pas en puissance. L'intuition sans concept est aveugle.

x comme le voulaient les idéalistes dogmat.

Qu'est ce donc que le conc. ajoute à l'intuition ?

Il y ajoute l'idée d'existence, mais qu'est ce qui caractérise l'existence ?

Hume a très bien vu que le conc. consiste essentielt à lier les représent. entre ellesx. Seult n'admettant d'autre source que l'exp. il a amené à nier le caractère de nécessité que présente cette liaison. ~~Il explique, il a vu que cette liaison existe entre des termes hétérogènes~~

x et que les termes entre lesquels s'opère cette liaison sont hétérogènes.

K affirme la nécessité de cette liaisonx : il considère comme évident 1° que la causalité relie des termes hétérogènes 2° avec nécessité. D'où peut venir cette synthèse nécessaire. Puisque nécessaire ne vient pas de l'exp. synthèse, ne vient pas de l'entendt logique. Une synt. nécessaire est a priori et suppose un point d'appui qui soit égalt a priori. Ce qq chose, ce point d'appui ce sera l'unité de notre conscience ou comme dit K après Leib. l'unité de l'aperception. Ainsi penser c'est ramener le divers de l'intuition à l'unité de notre conscience (das mannigfaltige der Anschauung.)

x en même temps que son caractère synth.

(puisque)

S. expliquer comment cela est possible la Log. ordinaire est insuffisante. il faut une science nouvelle.

La Log. se divise en générale et particulière. La générale fait abs l'abstraction du contenu des concepts c'est un simple canon p. l'usage de la pensée, indépendant de la diversité des objets : ~~elle est~~ formelle.

C'est une science

La particulière contient les règles qui servent à penser juste sur telle sorte d'objet. Ce n'est pas un simple canon c'est un organum.

La 1e peut être constituée indépend. de sc. particulières — la 2e qui est l'ensemble des méthodes, ne se constitue et le développt de la pensée humaine que lorsque la sc. à laquelle elle se rapporte est déjà avancée : évidemt elle ne répond pas à la question que ns ns posons.

Voyons si la Log. générale peut ns donner ce que ns voulons. Divisée en Log. pure et appliquée.

La Log. pure fait abst. de ttes les conditions empiriques sous lesquelles s'exerce notre jugt elle ne s'occupe que de principes a priori — La Log. appliquée contient les règles de l'usage de l'entend. sous les conditions subj. et empiriques que nous montre la psych. La 1e est sans rapport avec la psychol. — la 2e au contraire en tient grand compte. — Ce n'est pas le sens ordinaire, dit K, donné aux mots Log. appliquée. On entend pas là certains exercices dont la Log. pure fournit les règles : moi j'entend la Log in concreto, qui traite de l'attention, de l'erreur, du doute etc.

S'il en est ainsi la Log. appliquée renferme des notions contingentes : elle ne satisfait donc pas aux conditions requises.

La Log. générale pure fait abstraction de tt contenu et par consqt manque de l'une des conditions requises. Les conc. que ns cherchons ne doivent pas avoir de contenu empirique et ainsi la Log. pure qui est a priori pourra peut être ns rendre des services : mais en tant que générale et vide de contenu elle ne ns suffit pas.x

x Car ns cherchons les formes de l'existence telles qu'elles peuvent être déterminées a priori et c'est déjà un contenu.

Ns sommes amenés à la conception d'une nouvelle Log. — La Log générale pure est celle d'Aristote. Ns avons les éléments d'une nouvelle Log. Ns avons découvert des intuitions pures. En combinant l'idée de la Log a pr. avec l'idée de ces intuitions pures, ns pourrions ns concevoir la possib. d'une Log qui ne serait pas purt générale et formelle, puisqu'elle ne ferait

par abstraction de tt contenu — mais qui ne serait pas non plus empirique puisque le contenu qu'elle admettrait serait transd. Cette Log ne determinerait ni la forme pure et simple de la pensée en general (Log gener. pure) ni les regles des usage part. de l'entend. ou l'usage de l'entend. sous les conditions subj. et emp. (Log. gen. appliquée et part.) — cette Log determinerait les regles de la pensée pure d'un objet* c à d les conditions de ~~la pensée~~ l'existence en general. Ce serait non plus la Log du possible, mais de l'existence. La Logique objective au sens le + complet du mot. On l'appellerait transd. Car on n'appelons pas ainsi tte espèce de connaissance a priori: ns reservons a nom aux recherches qui montrent comment certaines represent. intuitions ou concepts sont possibles et applicables d'une manière tt à fait à priori.

*en général

Comment doit-on diviser cette Logique. Cette division ns sera fournie par l'idée de la vérité.

La vérité est l'accord d'une connaiss. avec son objet. La conn. du contenu des concepts considérés isolem. ne comporte point de criterium. La conn. pur. formelle dont s'occupe la Log. générale comporte un criterium. Le princip de contrad. — mais il est pur. Logique et n'indique qu'une condition negative de tte vérité. La Log. gén. n'est de la sorte qu'un canon p. le jugement. Mais il est seduisant d'essayer de tirer* de ces regles pur. formelles des regles objectives de passer de la forme a la matière. La Log. generale ainsi érigée en sc. du concret devient dialectique. Il y a illusion et cette dialect. ~~est~~ n'est que ~~dialect~~ Logique de l'apparence, car de la forme on ne peut tirer le contenu.

*de transformer ce canon en organon,

Cette distinction de la Log. canon ou de la vérité, et de la Log organon ou de l'illusion, ne pourrions ns la retrouver ds la Log. transd. ~~Ou Log~~ —

oui. La 1re partie renfermerait l'exposition des éléments de la connaissance pure de l'entendt et des principes sans lesquels il n'y a point pensée — catégories et principes : Logique de la vérité (obj.) Analytique trans.

2° L'esprit ici encore est tenté de tirer la matière de la forme. Cela se traduit par un effort p. faire de l'entendt un usage hyperphysique. L'esprit a la prétention de porter des jugts synth. sur des objets en général sans s'enquérir s'ils peuvent être donnés ds l'exp. C'est la Log. de l'Illusion. Dialectique tr.

Cette division se retrouve ds les Prolégomènes en d'autres termes. Comt la Phy. pure est elle possible. Comment la métaph. est elle possible. Ces titres coïncident parce que K admet que la sc et la métaph. se rejoignent en un certain point. D'où la Log. transc. établit les principes d'où partent la Phys. pure et la métaph. Au fond il y a l'idée ✕ nettement conçue + prouvée que les facultés de l'esprit sont en même temps les lois de la réalité.

Analytique trans.

Science nouvelle. Elle doit donc créer sa méthode. P. la déterminer il faut savoir au juste la nature de l'objet. Ns cherchons des concepts purs et 2° des concepts qui n'appartiennent pas à la sensib. 3° de concepts élémentaires et non dérivés — 4° la table complète de ces concepts. Quelle méthode faut il employer ?

Il y a 2 méth. celle de tâtonnement et celle de construction, synthétique. La méthode de tâtont ne peut ~~fournir de résultat suffisant~~ satisfaire aux conditions requises. Il faut un fil conducteur et procéder d'une manière systématique. Le fil devra être l'idée du tt de la connaissance a priori rel. à l'entendt. — Mais cette idée du tt pouvons ns la concevoir ? Oui, dit K, parce que l'entendt pur n'est pas un prolongt de la sensib.

48 v

il se suffit à lui-même; on en peut donc avec une idée distincte.
L'entendt se compose essentiellt de 2 sortes d'éléments, les concepts et les principes (Grundsätze). Il s'agit donc de dresser la table des concepts propremt dits a priori.

Analytique des Concepts.

La Log. formelle ns fournit une conn. par concepts, et elle est parfaitt certaine. Serait elle sans rapport avec la Log. trans: ne ns ~~fournirait elle pas l'idée du tt~~ aiderait elle pas à concevoir cette idée du tt de la connaiss. vraie dont ns avons besoin.

K admet ici (postulat) que l'entendt Log. réfléchit les concepts de l'entendt trans. présente sous une forme tte abstraite une sorte de cadre des concepts qu'emploie l'entendt transcend. p. déterminer les formes de l'existence. K admet une sorte d'affinité mystérieuse entre l'entendt logique et le transcend. entre le possible et l'existence, la Logique et la Métaph. En considérant la Log. du possible ns obtiendrons le plan de la Logique de l'existence. Voilà le postulat.

Or la Log. formelle est constituée. Elle ns enseigne que tte la fonction de l'entendt est de juger: que le jugt consiste à subsumer une représentation immédiate sous une représentation + élevée de façon à déterminer l'objet d'une manière médiate. Ex les corps sont divisibles. Je subsume corps sous divisibles $\frac{\text{divisibles}}{\text{corps}}$ – Combien y a t il de modes de subsomption c.a.d. de jugt.

Les jugts peuvent être considérés à 4 points de vue, (toujours de l'entendt logique.)

Au point de la quantité – qualité, relation, modalité –

		bejahend	categorisch	assertorisch
allgemein		verneinend	hypothetisch	problematisch
besondere		unendlich	disjunctiv	apodicktisch
einzeln.				

K a ajouté singulier. Comme ce jugt n'a pas d'extension le prédicat ne peut pas + ds le jugt singulier que ds l'universel être rapporté à une partie du sujet. Mais au point de vue de la connaissance le jugt singulier

44
52

le distingue de l'universel; c'est à dire si l'on tient compte du contenu.

De même p. le jugt infini — Au point de vue de ~~l'extension logique~~ ce jugt n'est pas précisément affirmatif ni nég. ils sont simplement limita~~tifs~~

Contenu de la connaiss. en général

Le jugt catég. énonce le rapport du prédicat au sujet — c.à.d. de 2 concepts — le jugt hypo. le rapport de l'antéc au conséq. c'est à dire de 2 jugements — enfin le disjonctif le rapport de plusieurs jugts entre eux. Ce qu'il a de part. c'est qu'il enferme des jugts qui s'excluent réciproqt mais qui déterminent en somme la véritable connaissance.

~~Le jugt cat. et hypoth. ne donnent~~ point la vérité en soi; le jugt disjonctif s'y rapporte.

Le jugt catégorique est vrai subjectivt — le jugt hypothét. présente une vérité interne (la conséquence) — le jugt disjonctif se rapporte à la vérité en soi.

4°. La modalité a le caract. distinctif de n'entrer p. rien d. le contenu du jugt et de ne concerner que la copule. Ainsi ~~d~~ les hypoth. et disjonc. sont tous jugts problématiques: Le jugt problématique fournit la possibilité logique ~~réalité possible~~, l'assertorique la réalité logique, l'apodictique la nécessité logique. ~~c.à.d~~

Cette table des jugts K ne dit pas où il la prend. La Log. ordinaire n'étudie que les points de vue de la quantité et qual. — K a ajouté les 2 autres.

De plus K a ajouté jugts singuliers, jugts infinis. — C'est en tenant compte du contenu — Mais c'est sortir de la Log. formelle — Aristote n'admettant que des jugts affirmatifs et négatifs. K. p. démontrer la possib. d'un 3e jugt — (jugt infini)* dit que d. le jugt négatif la négation porte sur la copule; et d. le jugt infini, sur le prédicat. — Mais c'est une considération qui n'est point de la Log. formelle.

* en tant que distinct du jugt affirmatif et du négatif

Elle ne* ~~s'occupe que~~ de termes ~~[illegible]~~ donnés : en propos   * modifie pas
Schone negativa negatio debet afficere copulam.
Au point de vue Log le jugt infini de K est purt
~~positif~~. affirmatif.

Cette table n'est donc pas suffisamt justifiée. K semble songer au parti qu'il devait tirer de cette table p construire celle des catégories. Voilà pquoi il s'occupe déjà du contenu.

Comment passe-t-on des jugts aux Categ.

La Log formelle est sans contenu. La Transc. trouve devant elle le divers de la ~~[illegible]~~ intuition a priori qui donne une matière à ces concepts purs :

P que la pensée puisse faire de cette diversité une connais. il faut qu'elle soit parcourue recueillie, liée par qq action que j'appelle synthèse   Handlung

Il y a 3 synth. Celle de la sens. que ns avons vue ; celle de l'imagination - celle de l'entendt. Synthesis nach Begriffen. C'est cette dernière qui est l'objet de la Log. transcd.

Aussi l'entendt ne crée pas seult l'unité analytique il fournit en outre des concepts purs s'appliquant a priori à des objets d'intuitions ~~ce que ne peut faire~~ et en cela il dépasse la log. pure. Ce sont les catégories qui représentent l'application des formes logiques à des objets transcendantaux*

Il y aura autant de categ. qu'il y a de fonctions log. ds les jugts possibles : en vertu de l'analogie que K a supposée.   Table - Tissot 3e éd. I, 121

Quantité -	Qualité -	Relation -	Modalité -
Unité	Réalité	Inhérence et substance (substantia et accidens)	Possibilité - Impossib.
Pluralité	Négation	Causalité et dépendance (cause et effet)	Existence - Non existence
Totalité	Limitation	Communauté (Réciprocité entre l'agent et le patient)	Nécessité - Contingence

Cette division est systém. et dérive d'un principe commun qui est la faculté de juger.

La liste des Categ. d'Aristote a été constituée empiriqt —
celle de K systematiqt. Celle d'Aristote renferme des
modes de la sensib pure qui n'appartiennent pas
à l'entend.t un concept empirique motus des concepts
dérivés.t etc. Aristote avait appelé ces categories
prædicamenta — Ns les conservons en l'appliquant
rigoureust aux concepts ~~élémentaires~~ seuls primitifs à
priori. D'autres sont à priori, mais non primitifs
ce sont les prædicables — En donner la liste, serait
determiner ts les moments de la sc. possible.

actio motio.

2 parties ds la table des Cat.

Les 1e. (quant et qual) — se rapportent aux objets de l'intuition
categories mathem.
Les 2e. se rapportent à l'existence des objets. Ce sont les
Categ. dynamiques.

Chaque rangée a 3 termes ce qui est remarquable:
Ici la division est à priori ~~est a priori~~ sans doute
mais synthet. Une division synth. a priori a 3 termes
Le 1e représente une condition le 2e un conditionné,
le 3e le concept ~~en vertu duquel le conditionné résulte de la condition~~. [qui résulte de l'union du conditionné avec la condition.] C'est là l'origine de cette synthèse a
priori qui constitue la dialectique à priori de
Fichte et de Hegel.

2 Avril.

La table des cat doit correspondre à celle des jugts
La correspond. est elle exacte? Il est permis d'en douter.
Unité et totalité répondent ils à allgemein et einzeln
Comment K passe-t-il de la forme disjonctive du jugt.
à la categorie de Gemeinschaft?. — Ds le jugt. disjonctif. un seul des prédicats doit subsister en définitive
le monde est ou fini ou infini tandis que ds la Gemeinsch.

& les membres coexistent légitimement. action et réaction est l'exemple que choisit K. mais l'un des 2 ne doit pas éliminer l'autre.

2°. Les C. doivent être les formes de l'existence et les jugts celle de la pensée abstraite. or est il vrai que ttes les C. soient des formes de l'exist.? Cela est vrai des C. de relation (subs. cause communauté) — mais les C. de la qualité et de la Modalité. De près, ce ne sont que des manières de rapporter le subj. à l'obj. ~~la réalité le Plus. la Subst.~~ Les Cat. de la quantité toutes sont des manières de penser l'objet. De même Possib. Exis. Nécessité. Enfin les C. de quantité sont ttes subj. Elles ~~Cons~~ consistent ds la poss. de grouper s'ic aut. ses des jugts donnés.

Donc les C. de relation satisfont seules complett à l'idée d'une forme transcendantale de l'existence.

XXIV.

— Examen hist. de la doct. des Catégories —

3 parties — Signification de la doctrine
2. Origine
3. Importance historique

1°.

Selon K. les fonctions intellectles sont de 2 sortes: les unes purt. logiques c.à.d. formelles et analytiques: les produits sont les concepts généraux abstraits des intuitions et liés entre eux ds les jugts — Les autres sont les fonctions R. Ces fonct. sont réelles et synthétiques: elles ont une matière qui est précisément ce qui ds la connaissance sensible était la forme, das mannigfaltige der Anschauung pur. Ce divers a d'abord été rassemblé ds une certaine mesure par la synthèse de l'imagination et quand une fois il a subi cette élabor. préalable il est propre à recevoir cette unité de la pensée qui lui est donnée par l'entendt. et qui lui vient d'une manière

Synth. car elle n'y était nullt contenue — or les diverses manières d'unifier ainsi la mat. transcend. sont préc. ce que K appelle les C.

Il suit que selon K il y a 2 logiques : celle du possible et — du réel ou de l'existence. La 1re est analy la 2e synth. Elles diffèrent gravt l'une de l'autre. Comment se fait le passage de l'une à l'autre ? S'il intervient un principe nouveau non contenu d la 1re quel est au juste ce principe ?

K passe de l'une à l'autre en posant en principe l'unité de l'entendt. C'est le même entendt qui juge analy et qui unifie synth. Et il conclut que la log. formelle doit contenir au moins le cadre de la tr. Celle-ci se constituera en combinant les formes fournies p la Log. formelle avec l'idée d'existence. Hypoth. deviendra causalité etc.

La forme catégorique du jugt se convertira en substantialité, l'hypoth. en causalité etc.

Il semble que cette analogie au premier abord, entre le log. et le réel, rappelle l'ancien dogmatisme wolfien, et la tentative faite jadis par K lui même p. tirer le principe de r. déter. du prin. de contradiction — Ce n'est là qu'une apparence — Il est difficile de dire si d cette analogie établie entre le formel et réel, c'est le formel ou le réel qui forme vraiment le point de départ d son esprit.

Ns avons vu une innovation d la Table des Jugts. C'est introd. d'un terme moyen entre le positif et le négatif. C'est la classif. par 3 substituée à celle par 2. Elle se retrouve d la table des C. Or est elle égalt légitime d ces 2 tables ?

La 1e est destinée à représenter la classif. des formes du jugt telle que doit la constituer la log. classique

Or la log. arist. reposait sur les 2 principes suivants.
1° Le pr. de contradiction.
2° (Métaph. III, 7 début) Οὐδὲ μεταξὺ ἀντιφάσεως ἐνδέχεται εἶναι οὐθέν. Entre les 2 termes de la contrad. il n'y a point de terme moyen. Baumgarten l'a appelé principium exclusi medii. Il exclut évidt. le 3e terme des tables. Kantien. Il impose la dichotomie.

K a très nettt. expliqué ds une note à la fin de l'Introd. de la Cr. du Jug. (Hart V, 203). En quel sens les principes aristot. suffisent en quel sens non. « Il a paru singulier que les divisions de ma philosophie pure se trouvent presque tj des tricho. Ceci tient à la nature même de la chose. Une division a priori peut être an. ou syn. Si an. elle se fait suivant le pr. de cont. Il est tjours une dichotomie Quodlibet ens est aut A aut non A. — Si synth. alors 2 cas possibles: elle peut être ou mathe ou philosophique. Si elle est math, elle doit procéder d'une intuition correspondant a priori au concept: mais la phil n'a pas affaire à des intuitions mais à des concepts. Si la division synth. a priori est phil elle procédera de concepts a pr. et ds ce cas l'unité synt. exigera d'une manière générale 3 termes 1° eine Bedingung 2° ein Bedingtes 3° der Begriff der aus der Vereinigung des Bedingten mit seiner Bedingung entspringt le concept qui résulte de l'union du conditionné avec sa condition — Donc ds ce cas la division sera une trichotomie.

Il suit évidt. que la log. du réel conçue par K n'est nullt. une simple extension de la log. du possible. Elle a son principe propre: on peut se demander même si ce pr. ne risque pas d'entrer en conflit avec le pr. de contradiction. Quel est au juste ce principe?

La note ns en donne une idée + précise que tt le chapitre sur les Cat. Le principe est celui de la conditionnalité: c.à.d. qu'en somme celui de la causalité

mais tel que l'entend K. c.à.d. retenant à la fois du Leib. la nécessité, de l'empirisme le caract. Synthétique. — (Ns verrons + tard que ce n'est pas d'une manière éclectique)

P le moment ns ns bornons à constater que K ns a donné à tort une classif. trip. ds le chap. des formes du Jugt. K s'y propose de considérer le jug. abstrac tion faite de tt contenu: donc la tabl. devrait être dix. si elle est trip. c'est que K a mis d'avance ds la Log. form ce qu'il voulait établir ds la Log. Tr.

2° Origines. —

On peut et on doit rapporter au Leib. comme à sa 1e source cette distinction du possible et du réel et de 2 principes distincts regissant ces 2 formes de l'être. Le principe Kant de la condition. rappelle ds une certaine mesure celui de r. suff. mais on ne peut dire qu'il ne soit autre chose que ce princ. déterré de la log. wolfienne et revêtu simplemt d'une formule nouvelle. — K a poursuivi et développé par lui même la distinct. des possible et du réel au point d'en faire sortir une philos qui ne pouvait venir du Leibniz. — Le Leib. avait trouvé une source au sommet d'un mont; mais on ne savait sur quel versant il coulerait: d'abord sur le versant analy. K a ajouté au Leib tt ce qu'il fallait p décider la formation d'une philos. synthétique. A partir de K la direction ne fléchit plus.

Rappelons ns l'Essai p introduire ds la phil. le concept de g. nég. 1763. K a distingué l'opposition log et — réelle — la 1e ayant lieu

47 r

durch den Widersp— la 2e sans contradiction — K ajoutait que la 1e était la seule que l'on eût considéré avant lui. La 1e est représentée par A et non A. et le résultat du conflit de ces 2 termes est le rien absurde le nihil irreprésentable. La 2e peut se représenter +A—A. 2 forces égales et de sens contraire. Le résultat n'est pas l'absurde: l'équilibre, un rien représentable. — La 1e se composé d'une affirm et d'une negation: résultat exclusion. La 2e se compose de 2 termes aussi positifs l'un que l'autre en eux mêmes: l'opp. se produit non par une exclusion mais une soustraction.

La soustraction est déjà — négative que l'exclusion mais quand les 2 termes sont égaux il n'y a rien. Le résultat est équilibre. Il y a loin de ce résultat au 3e terme des séries [illegible] qui contient plus de réalité que les 2 autres — subst — cause communauté. Il y a la synthèse non soustraction.

Or en 1763 K ne pouvait aller + loin dans cette voie parce qu'il n'avait pas encore une idée nette de la causalité et des qualités hétérog. que la causalité enferme en elles. Il avait dépassé le possible et considérait la quantité. et la l'opposition ne pouvant avoir p résultat que la soustraction et non la synt. Ussi il s'occupait déjà de juger de la qual. par la quant. et faisait des rapprochements qui devaient le conduire à une troisième espèce d'opposition.

Il le voyons comparer à des q. nég. la douleur — plaisir haine — amour — démérite — mérite. La comparaison tend à établir des différences quant. Comme en matière. Mais une simple différence de degré ne rend pas compte de la différence du mérite et démérite. K devait se demander si la quant peut servir de symbole adéquat à la qualité — Il avait dans son esprit, à la lumière de le prin. de causal — qu'il ne faisait alors qu'entrevoir.

Après s'être refusé à confondre l'opp. réelle avec l'opp. log., il comprit qu'il fallait distinguer l'opp. matér. et l'opp. phys. — Dès lors l'opp. matér. ne mérita plus à ses yeux le nom de réelle: il attribua celui-ci aux opp. portant sur les choses qualitat^t distinctes.

Les choses non seul^t ne s'excluaient plus, mais encore ne se soustrayaient plus. On avait affaire à des termes positifs l'un et l'autre à un degré supérieur à celui qui existe en matér. Une qualité est positive en un sens bien + complet que — A. et la qualité négat. est + près de la positive que la q. nég. de la pos.

Il suit de cet accroiss^t de la valeur pos. du 2e terme que l'opp. phys produit non une soustraction mais une combinaison: non seul^t ils peuvent coexister mais les 2 termes se pénètrent se combinent.

Donc 3 degrés — exclusion soustr. combinaison.

Mais quelle méthode p. former cette combinaison. Si l'opp. matér. K ne se l'était pas demandé: il avait simp^t constaté que le pr de cont est insuffisant. Il trouva de la suite que ce qui préside à l'opp matér est l'intuition pure qui vient au secours du pr. de cont.

Mais p. unir des formes de l'exist. réelle, l'intuition pure devient insuffisante à son tour: il faut une 3e méthode: ce fut la synt. a priori sous la loi de conditionnalité. Le principe de causalité ou de liaison nécessaire de l'hétérog.

K en superposant ainsi les opp. réelle matér. log. pensait-il porter atteinte au pr. de cont. Croyait-il qu'il y eut difficulté à accorder ce princ. avec son nouveau? Nullement. Il ne persiste pas à dire avec Leib que si A dépend du pr. de l'exist. A se ramène aussi au prin de contrad.: K nie expressément l'identité des

termes sur lesquels opère l'entendt transcd. Mais cependant K. fait coexister sans scrupule la log. formelle et la tr. l'analyse et la synthèse.

3° Importance hist.

K. fait coexister les 2 log. mais ne les met pas sur la même ligne. K. de bonne heure repousse l'argt ontologique parce qu'il pose le réel avant le possible ne voyant de le possible que ce que comporte le réel préexistant; d'où il suit ev. que ce n'est pas en sortant du possible qu'a été posé le réel. — De même la Log tr. est supérieure à la Log. form. ou du possible.

S'il en est ainsi les 2 pr. n'ont pas aux yeux de K. la même valeur. Le pr. de cont. est relatif à la forme vide du jugt l'autre s'applique à l'existence comme à qq chose de supérieur au possible.

Dès lors ne pourrait on considérer les diverses formes dont la Log est susceptible comme relatives à des points de vue qui n'ont pas la même valeur et devant être subordonnés les uns aux autres suivant la valeur de ces points de vue. K. commence déjà une évolution à cet égard, et que l'on pourrait pousser + loin.

Voyons.

L'opp log. entre A et – A est relative à l'être pur et simple et engendre exclusion. L'opp mathn entre + A – A produit équilibre. L'oppos. transc. entre A et B– est relative à la qualité et produit la combinaison.

De ces 3 données il est possible de tirer une loi. Le degré de réalité des choses est proportionnel à la mesure ds laquelle les contradictoires s'y réconcilient.

Ce n'est pas tt.

La réconciliation des contradictoires est proportionnelle au degré de positivité du terme dit négatif ou au degré d'égalité des 2 termes.

Le degré de positivité varie avec le terrain sur lequel on est placé, c.à.d avec l'essence dont il s'agit

49

Dès lors on peut se demander si une voie ne serait pas ouverte par la p determinée a priori les conditions de l'accroisst de la réalité et si en suivant cette loi on ne pourrait arriver à constituer l'absolu lui même. Il s'y serait refusé, mais la voie était ouverte.

En effet ne peut on trouver de terrain superieur à ces d. Considérons l'ensemble du monde: unité systematique. Placons ns sur ce terrain cosmologique. Dès lors les contraires ne ns apparaitront + comme des qualités heterog. suscep. de se combiner mais les contraires ns apparaitront comme solidaires l'un de l'autre. Ils ne peuvent seult. ils doivent s'unir.

Enfin arrivons au dernier terme à l'absolu. Terrain qui n'est pas absolut. inconnu. Unité absolue. Or sous la condition de l'unité les contraires ne seront + solidaires, identiques: non seult. peuvent doivent.. mais sont réunis et ne font qu'un. Ainsi le 2e terme est devenu absolt. égal au premier: les 2 termes se pénètrent ds une exacte identité. L'absolu est l'unité et l'identité des contraires.

Ne peut on pas dire que cette evolution prouve simpt. que le pr. de cont ne suffit pas à tt expliquer? S'ensuit-il que le pr. de cont soit violé. Les choses sont elles extra legem contrad. ou intra legem contradict.? Sans doute on peut faire coexister les 2 termes, tant que l'on se borne à considerer le relatif: la chose est impossible quand on a considéré l'abs. Le pr. de cont. conserve une certaine part d'application ds le relatif où il y a diversité: mais l'absolu doit tt renfermer et exclut tte dualité: il exclut donc le pr. de cont. mais le pr exclu il n'y a plus de valeur absolue; et ds la hierarchie des formes de l'être

il est de + en + supplanté et non complété par l'autre principe. Ds l'ordre de l'existence, le principe de synthèse a pr. est donc antérieur au pr. de contr.

Voici donc comm. on doit à ce point de vue, voir le passage du poss log à l'absolu. Le poss. log a p. objet des termes dont la formule est A et non A et régi par les pr. de la contr et d'exclusi medii.

En passant sur le terrain de la quantité A et non A deviennent + A et − A. et ainsi transformés, ils n'obéissent déjà + exact. au pr. de contr. car ceux-ci déclarent que A est non A. or + A et − A ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Ce n'est plus l'absurde c'est l'équilibre.

En passant au terrain de la qual: + A − A deviennent A et B. Au point de vue du pr de contr B étant un non A devrait être exclus: il n'en est rien. Bien loin d'exclure B, A est susceptible de se combiner avec lui. Une synthèse possible.

Enfin ds l'Absolu A et B. au lieu de s'exclure s'impliquent et s'identifie. Math, ph. et métaph sont ainsi des points de vue propres à réconcilier de + en + les contradictoires qu'avaient posé la logique. C'est le point de vue qui décide de la relation. Liberté et loi. Ces 2 termes au point de vue sc. s'excluent, au point de vue moral s'impliquent. L'intérêt divise les hom, le devoir les rapproche.

Ns comprenons maintenant l'origine de l'évolution surt de la ph. allem. Schelling et Hegel arrivèrent à distinguer 2 ph. celle de l'absolu et du relatif. La log. arist. et le pr de contr n'étant valable que p. le relatif mais non p. la ph. de l'absolu. Sch. C. du moi commu pr.

50

de la ph. 10) revient à l'empirisme la contradic. lui du moi et du non moi et affirme leur identité au point de vue absolu. Hegel (Enc. 110-119) retirant le princ. d'identité aussi bien que de cont. à l'entend. fini et en affranchit la raison absolue.

L'éclectique Cousin a voulu conserver les 2 choses: mais Hamilton (Lect. on Logic i 90) constate que Cousin qui a prétendu atteindre l'absolu sans répudier la log. aristot. s'est embarrassé de des contradictions inextricables. Aussi M. Vacherot a été amené à reléguer l'absolu de la sphère de idéale et à maintenir le pr. de cont. de la sphère du réel. Hamilton soutient que l'absolu n'est pas seult. contraire aux conditions du réel, mais qu'il est encore inconcevable parce que absolu, infini impliquent contradiction.

Donc l'idée de l'absolu supérieur au pr. de cont. s'est de + en + imposée à l'esprit soit comme solution possible de la question de l'absolu, soit comme obstacle à cette solution.

Là aboutissait l'évolution Leib. Kant. Leib. avait introduit la métaph. de la log. K avait distingué la métap. de la log. les successeurs de K devaient subordonner la log. form. à la log. réelle. Et pourtant Hegel lui même devait se servir du mot de logique — parce que ts retiennent de la log. un élément essentiel qui est le concept de nécessité.

XXV.

Déduction Trsc. — Introduction

Ns avons vu que les C. sont aux formes du jt comme

Avril.
1. Consid. préliminaires
2. Nécessité d'une Déduction trs.
3. Définition de cette déduction
4. Difficulté
5. Méthode

l'objectif et au subj. Les C. sont des manières d'être sous lesquelles peut être subsumé un objet en général — ou — les Cat constituent des sujets de propositions tandis que la Log. générale laisse indeterminé lequel des 2 termes du jug.t est sujet la Log Trsc. donne à l'un le rôle de sujet. Pierre est mortel. La log. générale admet aussi bien qqe mortel est Pierre — La Ltr. declare que Pierre est effectivt. sujet et que qq mortel est Pierre, le sujet n'est pas reellt. existant. La Logt. pose comme sujet les choses qu'elle subsume à ses Categories (Barni p. 158).

Que veut dire un terme posé comme sujet? Dire qu'il est érigé comme chose existante non seult pr moi mais p l'intelligence en général. Les liaisons qu'établit la log. formelle n'ont qu'une valeur subj. les liaisons — Logtr. ont une valeur obj. Si une pierre est exposée au soleil elle s'échauffe jugt. hypoth. liaison subj. voila ce que j'ai constaté; si je transforme cette proposition en celle ci — Le soleil est cause de la chaleur de la pierre — J'énonce une prop. independante de mon point de vue subj. ayant une valeur objective, valable p tte intelligence (Prolg. p. 86 Ed. Hartenstein IV.

K. distingue 4 classes de C. et sous ces 4 chefs dispose 4 séries ternaires. Elles n'ont pas la même importance Un disciple de Fries, disciple lui même de K, nommé Apelt ramène ttes les classes de Cat à celle de la relation. Schopenhauer va + loin, ne reconnait comme C. que celles de la relation, refusant aux autres le titre de Cat. même celles de relation, il les ramène à celle de la causalité. Notre examen ns a conduits à considerer celle de Caus. comme la + importante de tts. ressemblance entre cette catégorie part. et la loi qui preside à la table, loi que K a inventée comme determinant

le passage de la cond. au conditionné.

Ainsi la Cat de la Causal. est la + importante. En fait c'est tjs à elle que K emprunte ses exemples Proleg. § 29. et de la Critique elle même. D'ailleurs les antéc. de la ph. critique ns confirment ds ce sentiment que c'est le problème soulevé par Hume qui occupe l'esprit de K.

Le fil conducteur de la découverte des Cat consiste à prendre le général, le formel le subj. p indice de l'universel, du réel et de l'objectif. K. Raison pure 26 appelle cela déduction métap.: Se borne à arriver à l'idée des Cat sans en déterminer la légitimité; la déduction trs. va en chercher la valeur objective. La déd. métap a résolu la question de fait: pouvons ns en rester là. N'y a t'il pas une question de droit.

Nécessité d'une déd. trs.

Ns ns servons d'une foule de ccpts empiriques sans ns croire obligés de les légitimer par une déd.; ayant tjrs l'exp p en prouver la valeur obj. Mais il y a des concepts fort usurp., bonheur destinée qui soulèvent la question de droit. et ns sommes ds l'embarras ns pouvons, dit K, en trouver de semblables ds notre étude

Or il est évident que la question se pose p les Cat. Ce sont des types de synt a pr., des liaisons qui d'une part n'ont pas en elles mêmes leur raison d'être et d'autre — sont constituées indépend^t de l'expérience. Elles ns sont représentées comme constituant des objets. Ce ne sont + simplement des princip. d'objets phénom mais des princip. d'objets réels. Ns retrouvons ici cette supériorité de l'entend^t sur la sensib. au point de vue de la valeur obj. annoncée ds l'ouvrage de 70.

K disait que la sensib. donne les objets util apparents l'entend. ceux sunt. K entendait par là les choses en soi - la réalité nouménale - Il a modifié sa doctrine l'entend ne ns fait t connaître les choses en tant que noumènes : mais cependant des objets réels ; ayant un degré d'objectivité supérieur à celui des objets que ns présente la sensib.

Or p. prétendre que liaison établie entre termes hétég a priori a une valeur objective, il faut à l'entend. un point d'appui, un principe de liaison = les 2 termes s'excluent l'un l'autre. il faut trouver un terrain dans lequel ils se rapprochent et se concilient

Nouvel exemple de la différence du Kantisme et de l'éclectisme

K ici ne se contente pas d'emprunter aux empiristes le caractère synt du pr. de causal. de conserver l'a pr. des idéalistes : et de les rapprocher : il se demande comment la liaison de ces 2 termes est possible synthèse a priori.

Une déduction est donc indispensable p. légitimer ce concept nouveau -

En outre il y a des raisons spéciales qui la rendent indispensable (déd = légitimation). Quand il s'agit de l'E. et du T. - les sciences fondées sur ces conc. ne prétendent pas franchir les bornes du monde sensible et si on ne s'était proposé que de légitimer ces sc. on aurait pu se dispenser de légitimer la valeur obj. de ces concepts. L'objet de ces sc. leur est donné a pr. ds l'intuition elle même : cela suffit p. les légitimer mais les sc. fondées sur les conc. de l'entend. ne sont pas ds le même cas.

Les conc. se rapportent a pr. à des objets en général et aussi ne sont pas donnés en général. La métaph. en fait un usage très étendu, et il est nécessaire de contrôler cet usage. Même ~~ces concepts~~ l'esprit a un penchant

a imposer au concept de l'espace les conditions des concepts de l'ent. V. les antinomies. L'entend. voudrait que le monde fut fini ds l'espace. l'espace ne s'y prête pas. Il a donc fallu examiner la nature de l'espace et du temps p. voir si la façon dont l'entendt veut les employer est legitime.

Résumé. Les mathém. se meuvent entre les concepts d'E. et T. les prennent p. accordés et ne songent pas a les appliquer à qq chose. Mais la métaph. ne se meut pas ds le cercle des concepts de l'entend. elle rapporte ces concepts a des objets et il faut se demander si en cela elle détermine les objets légitt ou si elle leur fait violence. Une déd. transc. est donc nécessaire.

3° En quoi consiste cette déduction

On pourrait être tenté de lui assigner p. objet la recherche de la genèse des concepts ds l'esprit humain. Mais alors on pourrait dire que la déd. dont il s'agit a déjà été faite par Locke. Cette assertion implique une confusion grave. Locke a montré comment notre faculté de connaître s'élève des conceptions part. aux concepts généraux: mais les conc. généraux ne diffèrent des percep. partic. que par le degré d'abstraction: ils sont tt aussi bien subjectifs. Or ce n'est point de tels concepts qu'il s'agit mais de conc. universels et objectifs. Les cc. généraux dérivent de l'exp. au moins indirectt. Les cc. universels au contraire précèdent l'exp. et n'ont en elle que la cause occasionnelle de leur production. La dérivation physiolog. ne peut expliquer que la possession non la propriété. Elle résout la question de fait, non celle de droit.

L'origine de cette confusion est la ressemb. extéri. entre les idées très générales et les cc. absolus. Loi de la gravitation et pr. de causalté. Or c'est un point

essentiel de la doctrine de K qu'entre le général et l'universel il y a différence non de degré mais de nature. Le général suppose l'universel, qui ne peut en être tiré. L'universel est l'être, l'objec. le général n'est qu'un rapport n'ayant que une valeur subjective.

En quoi consiste donc la légitimation des concepts. Que faut il entendre p le mot légitimer? Les C. étant des déterminations a pr d'obj. en général, la légitimité des Cat ne peut consister que ds le droit p l'esprit de déterminer effect^t. les objets au moyen de ces Cat. Les objets peuvent être conçus comme rebelles à ces Cat. Qui nous dit que les objets se prêteront à la forme de la causal. que leurs lois ne sont pas incompatibles avec elle? Voyons le donc. Ainsi « expliquer com^t des concepts peuvent se rapporter a pr. à des objets, tel est le problème » (Barni p. 148.)

Cette Déd. ne peut être que trsc.

N'y a t il pas des difficultés spéciales? Quand il s'agissait de déduire, c.à.d. légitimer les concepts d'E et T. il n'y avait point de difficulté. L'E et le T. se rapportent ils à des objets phénom? Il s'agissait d'une objectivité phénom. Or une fois l'E. et le T. considérés comme formes de la sens. il est évident qu'ils contiennent la existence d'objets phénomènes. En un mot l'E et le T. étaient conditions nécessaires et suffisantes d'objets phénom, une fois conçus comme formes de la sensib.

L'entend. au contraire veut que les choses soient liées suivant le rapport de cause à effet, ce qui n'est null^t nécessaire en soi. Avant l'action de la sensib. il n'y avait rien ds le sujet: quant à la chose en soi elle ne fournit que des sollicitations, elle provoque l'activité du sujet: c'est là son rôle indispensable, mais unique. Donc la sib. ne rencontrait rien devant

elle avant de s'exercer. Il suit de là que la sensib. n'a point de difficulté p. se créer des objets. Sur un terrain libre elle peut bâtir. Mais l'entend. trouve les objets phénom. bâtis par la sensib. et il ne dispose d'aucune intuition. Comment pourra-t-il créer l'objet qu'il poursuit? Avec des intuitions sensibles? Mais s'y prêteront-elles? K a si bien distingué la sensib et l'entend qu'il se trouve embarrassé.

Analogie avec la doctrine vulgaire de Lucrèce. Les données des sens sont tjours légitimes. C'est l'entend qui peut se tromper en imposant à ces données telle ou telle forme.

K repousse donc nett. la théorie idéaliste qui identifie le fait et la loi en posant la loi avant le fait; et p. qui les faits sont les points d'intersection des lois. K pose le fait et la loi comme distincts, et le fait avant la loi. Ni la loi ne se déduit du fait, ni le fait de la loi. La loi sera imposée au fait. Voilà pquoi on se demande si les faits s'y prêteront.

Or ces lois ont des caract. qui n'imposent nullement d'abord leur application aux obj. Nos concepts lient A et B entre eux en ce sens que B est différent de A. Ns ne voyons pas a pr. pquoi les phénomènes contiendraient qq chose de semblable. (Barni - 152-153). Rien ne ns autorise à dire qu'il y ait des causes et des effets ds la nature, ds les phénomènes.

Ces idées ne sont pas passagères. K montrera que si on érigeait en choses en soi les objets de la sens. et ceux de l'entend on aboutirait à une incompatibilité absolue entre ces deux genres d'objets: antinomie invincible.

Qu'on ne dise pas qu'en défin. ce concept est expliqué par l'uniformité de succession vue ds la nature et que cette — ns fournit le moyen d'obtenir par ab-

le concept de cause et la valeur obj. de ce concept. Cette explication se hcentera jours à l'obj. l'universel, le nécessaire.

Il y a ici une difficulté ttt spéciale, unique: passer du sujet à l'objet. N existe pas ds la connaiss. empirique où on ne sort pas du sujet. elle est facilit. levée ds l'Esth. trans: on ne sort pas d'un obj phénom. d'un obj qui ne se réalise qu'en prenant la forme du sujet. Où il faut passer du suj à l'obj en considérant celui ci comme réel et dont rien n'implique à première vue l'accord avec les lois de l'entend^t.

Il y a donc ici 2 termes séparés par une vraie lacune qu'il s'agit de combler.

5° méthode

Cette dernière question n'est pas traité par Kant. Fries l'a étudié et soutient que K s'est fait illusion et a suivi une méthode ttt psychol: expérience interne fecondée par réflexion et méditation. C'est l'interprétation psycholog. du Kantisme. K aurait montré que l'hom avec ses facultés est l'auteur complet de ttes ses idées et que tt problème se ramène à un prob. psychologique. Aujourd hui on a étendu cela même aux points de croyance et de religion. Et se ramène à des constructions dont l'hom fournit ts les éléments. L'hom est centre et créateur de ttes choses.

Cela est contraire au moins à l'intention de K. Fries ne le nie pas: mais soutient qu'il s'est fait illusion. K faisait de la psych. une science expérimentale.

Il s'est proposé de suivre une méthode distincte de la méth. empirique et en trouver une ttt autre.

En quoi consiste celle qu'il a suivie réellement?

Ce sera une méthode a pr. mais laquelle?

On peut ici faire une classification des méthodes a pr.

Ce ne sera pas la methode mathém parce qu'elle suppose une intuition a pr. qui fait defaut a la Log. Tr. 84

Le meth. de la Log. formelle est aussi a pr. Elle ne offre ce qu'on peut appeler la deduction log. qui va du general au part. suivant le pr. analyt. de la contenance. Elle ne ns convient pas.

N'y aurait il pas une 3e methode a pr. (Methodol. transc. – Discipline de R. Pure 2e vol p. 347 Barni) p. sortir a pr. du concept d'un objet, il faut un fil conducteur particulier — — quand il s'agit de l'entend. il faut l'experience possible.

Cette 3e meth. a pr. consistera ds les 2 points suivants.

1° Poser un conditionné suprême – c'est la réalisation de l'experience.

2° Etablir que le concept à légitimer joue à l'égard de ce conditionné le rôle de condition nécessaire et suffisante.

Le rapport (2°) n'est autre chose que le principe même de causalité. (V. thèse de M. Lachelier p. 48. La première condition).

Il s'agit d'aller du conditionné à la condition.

Cette methode a-t-elle des rapports avec la methode syllogistique? cela depend de la definition du syllogisme, ordinairt trop etroite – Arist. Top I, 1. Étant posé certains éléments qq chose different des choses posées se produit nécessairt par le moyen des choses posées – Un tel syllogisme a place ds la déd. trsc. – mais il faudrait distinguer plusieurs espèces de syllogisme en fondant cette distinction sur la nature de la copule.

1° Le syllog. quantit. serait determiné par = A = B B = C, donc A = C. Selon la formule d'Aristote ceci est syllogisme mathém.

2° Le syllog. logique caracterisé par la copule est. signifiant est contenu — Paul est homme.

3° Le syllog. métaph. ou syllog. de l'experience d. lequel la copule serait „ est condition de „ A est condition de B., B est condition de C. donc A est condition de C. A ce compte Aristote aurait eu raison de dire que tt raisonnt peut se mettre sous la forme syllogistique.

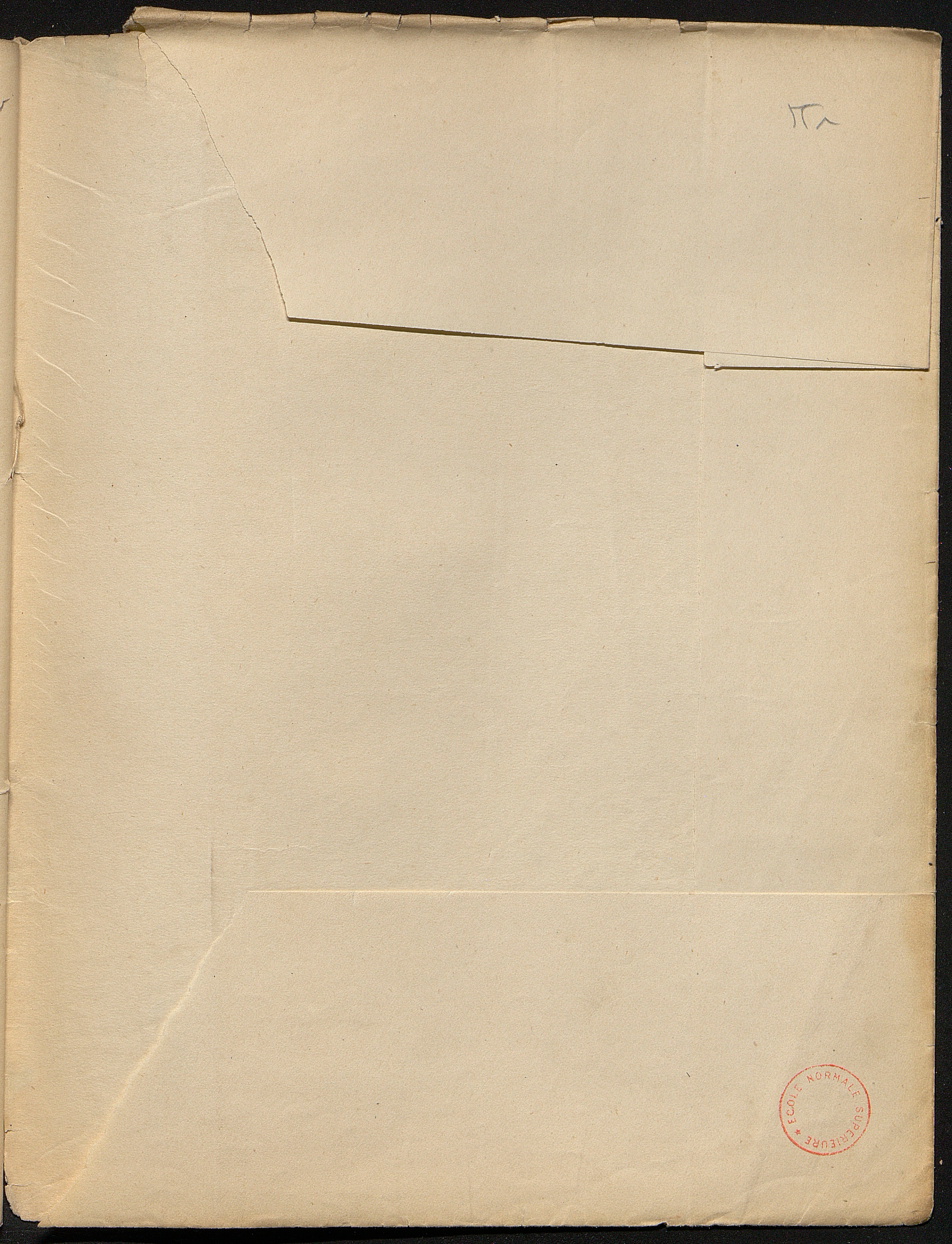
Or c'est de cette 3e forme qu'est sortie tte la logique supra logique ~~est~~ elle est le developpt du principe leibn. de r. suffisante de + en + distingué du pr. de contradiction et de + en + considéré comme se suffisant à lui même.

~~XXVI~~ — 9 Avril —

Deduction transc. — Les cond. de la poss. de l'Expérience.

Il semble resulter de la lecture de K qu'il entend par deduction un procédé de raisont fort simple. Il consiste 1° à constituer un ensemble de conditions constituant un criterium. 2° à établir que la chose dont il s'agit satisfait à ces conditions. C'est ce qui a lieu d. la deduction judiciaire que K invoque. Invocation d'un texte de loi 2° demonstration que les faits établis satisfont aux conditions posées par la loi.

L'analyt. des concept. a débuté par une recherche que K n'appelle pas deduc. transc. mais dd. métaph. c'était la decouverte des Cat. Ns avons en effet trouvé là une dd. (p. 123 de Barni). un ensemble de cond. posé tt d'abord: puis K cherche un fil conducteur p. decouvrir des elements qui satisfassent à ces cond.


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

